

DETECTIVE

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

9^e Année - N° 411

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES

10 SEPTEMBRE 1936

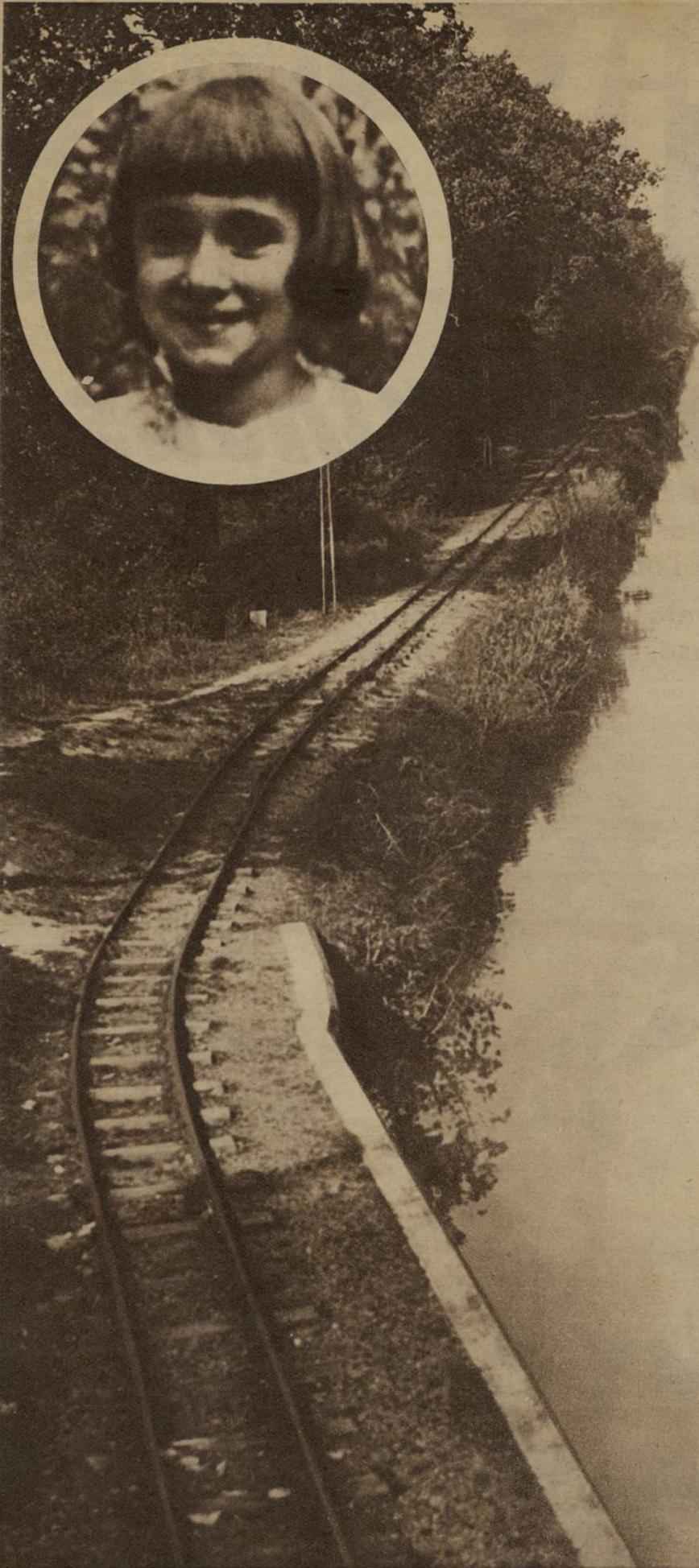
DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

Le vampire de Mulhouse

Le monstre de la forêt du Harth a semé la désolation dans deux familles, dont celle de la petite Janine Toillon, que l'on voit ici à droite.

Pages 2, 3 et 4, l'émouvante enquête de notre envoyé spécial à Mulhouse, Emmanuel CAR.





Violée, mais vivante encore, la petite Janine Toillon fut noyée dans le canal de Huningue.



Suzanne Krimm sut confondre l'assassin.

Mulhouse (de nos envoyés spéciaux).

DER DRACKSECKEL ! » grogna l'aubergiste Krimm, en reposant le journal sur la table.

Mayer, le marchand de bons fromages de Munster ; Peter, le fabricant de kirsch, et Schettly, le pâtissier qui fournit le meilleur *kugelhof* aux quatre mille habitants de Rixheim, quittèrent d'un mouvement commun les *humpas* de bière blonde qu'ils choquaient entre eux, comme chaque matin, depuis bientôt quinze ans, et se penchèrent ensemble sur les caractères gothiques du *Mulhauser Tageblatt* qu'un cycliste venait d'apporter. Ils parcoururent avidement l'article qui avait arraché à l'aubergiste cette exclamation d'indignation, bien rarement entendue dans cette province aux mœurs douces, et quand, à leur tour, ils relevèrent le front, eux aussi grondèrent :

— *Der Drackseckel !... (Le salaud !...)*

A vrai dire, pour quiconque n'aurait pas vécu à Rixheim, ce pittoresque village d'Alsace situé en lisière de l'immense forêt domaniale de la Harth, à une lieue de Mulhouse, la fureur qui s'était soudain emparée de ces quatre hommes d'apparence impassibles n'aurait pas eu de sens.

Le sujet de cette explosion de colère était, en effet, un article publié dans le journal mulhousien et agrémenté de deux photos de fillettes, au sourire plein de candeur et de soleil. On lisait :

Deux rapt d'enfants
en l'espace de 24 heures

A MULHOUSE ET A RIEDISHEIM
DEUX FILLETTES DE NEUF ET SEPT ANS
SONT ENLEVÉES PAR UN CYCLISTE

On a tout lieu de croire que le même individu est l'auteur des deux enlèvements qui causent une vive émotion dans la région.

LES RECHERCHES N'ONT ENCORE ABOUTI A
AUCUN RÉSULTAT.

Et le texte suivait. L'avant-veille, le lundi 31 juillet, à 15 h. 45, un jeune homme de petite taille, les cheveux blonds, ébouriffés, serrés sous un béret bleu rabattu jusqu'aux sourcils, vêtu d'un vieux complet brun rayé, monté sur un vélo dont la rouille trahissait l'âge, s'était approché de deux enfants qui jouaient dans la rue de Damberg, à Brunstatt, faubourg de Mulhouse.

Où se trouve le bureau de tabac ? demanda-t-il doucement aux fillettes : la petite Janine Toillon, neuf ans, et sa sœur Jacqueline, d'une année plus jeune.

La maman des deux gamines cousait à quelques pas de là, derrière une fenêtre aux rideaux rouges, au fond d'un jardin. Depuis toujours, Janine et Jacqueline s'amusaient sagement dans la rue. Bien des passants parlaient à ces enfants charmantes, et la mère n'y prenait plus garde. Hélas !

— Le bureau de tabac ? répondit Janine à l'inconnu. Mais c'est loin, tout là-bas, au faubourg d'Altkirch.

— Alors, monte sur mon guidon, pour que je ne me trompe pas en route...

Et, joignant le geste à la parole, le jeune homme souleva de terre la fillette et l'assit solidement devant lui, sur la machine.

— Reste ici, Janine ! conseilla timidement la sœur cadette.

Mais, déjà, l'homme s'élançait avec sa proie, vers Mulhouse, d'un solide coup de pédale, tout en rassurant l'autre enfant :

— Ne pleure pas, ta sœur va revenir tout de suite !

Hélas ! la blonde Janine ne revint pas. Les parents, affolés, mis trop tard au courant de ce rapt audacieux, supplièrent le chef de la Sûreté de retrouver coûte que coûte leur enfant. Deux inspecteurs furent lancés sur les traces du ravisseur. Mais ils n'allèrent pas loin. Une rapide enquête leur ayant appris que Janine et Jacqueline n'avaient pas le même père, la disparue étant née d'une aventure de jeunesse de la mère, ils haussèrent les épaules avec un geste plein de sous-entendus :

— Ça va ! On sait ce que c'est : une histoire de famille !

Et, tandis que Mme Kleinhaus, née Troillon, dévorée par l'inquiétude, ayant perdu le boire et le manger, distinguait vaguement deux ombres obstinées qui rôdaient autour

Quand on connut, à Rixheim, le double rapt, tout le village se montrait du doigt la demeure de la famille Kueny.



Le va

de sa demeure, un coup de théâtre se préparait.

Le mardi, premier jour de septembre, soit le lendemain, vers 18 heures, un homme qui haletait et suait d'avoir trop couru pénétra d'un bond dans la gendarmerie de Mulhouse et, s'adressant au planton, il lui cria, plus qu'il ne lui dit, en patois alsacien :

— Ma fille ! A moi aussi, on m'a volé ma fille, Jacqueline, âgée de sept ans. C'est le même individu, un petit gars en bicyclette, coiffé d'un béret, qui a fait le coup. Il va la tuer. Il faut faire vite. Tenez, écoutez cette enfant !

M. Jean-Baptiste Girardot, le père de la nouvelle fillette volée, poussa devant lui une minuscule blondinette, toute bouclée, toute blême de peur, qui frottait éperdument du revers de ses phalanges ses yeux bleus gonflés de larmes.

— Raconte ! dit le gendarme.

Oui, m'sieur, commença-t-elle, de sa voix flûtée. Comme on habite la même maison, rue Poincaré, à Riedisheim, qu'on est du même âge et qu'on va à l'école ensemble, Jacqueline Girardot et moi, on est deux camarades. Je m'appelle Madeleine Walter, et mon papa, qui est électricien, travaille en ce moment sur les poteaux télégraphiques qu'on pose le long de la route de Bâle, vers Rixheim...

— Plus vite, petite !

— Alors, après le goûter, tout à l'heure, Jacqueline et moi « on » a eu l'idée d'aller au-devant de papa. La route est toute droite et il n'y avait que trois kilomètres. Mais voilà que, en chemin, un jeune homme en bicyclette nous frôla et s'arrêta près de nous. Il nous demanda où nous allions. Jacqueline lui répondit : « A Rixheim. » — Moi aussi, qu'il ajoute ; petites, je vais vous y conduire. » Il n'était pas très bien habillé, mais il nous paraissait si gentil qu'« on » a accepté. Je suis grimpée sur le cadre et Jacqueline sur le guidon de son vélo. Nous riions. Lui aussi riait. « Comment t'appelles-tu ? », demanda-t-il à Jacqueline. Elle lui donna son nom. « Girardot ! s'écria-t-il. Alors, je connais bien ta maman, car j'ai dansé avec elle sur les fêtes, à Bâle et à Eschentzwiller. » Nous faisons du chemin. Tout d'un coup, j'aperçois, couchée sur le bord de la route, la bicyclette de mon papa. Et papa aussi, dans le fond d'un champ, qui montait à un poteau. Je dis au monsieur : « Descendez-moi ! Je suis arrivée. » Le jeune homme me posa sur la route et il s'en alla bien vite avec Jacqueline. « Je la conduis chez sa maman ; tu la reverras tout à l'heure ! », me cria-t-il...

— Et il s'en retourna vers Riedisheim ?

— Non, monsieur ; il prit au contraire le petit chemin, vers la forêt de la Harth.

Cette fois, l'abominable mobile de l'enlèvement ne faisait plus de doute. Troisième née de cinq enfants, la petite Jacqueline ne pouvait avoir été la victime que d'un sadique. Le gendarme de planton, sans attendre, alerta son chef, l'adjudant Lieffroy, qui, lui-même, alerta le capitaine Brétégnier, officier plein d'initiative. Que faire ? Lancer ses hommes vers la forêt et alerter immédiatement le public.

En auto et en moto, les uniformes kaki s'élançèrent vers Rixheim et les bois de la Harth, jetant l'émoi dans la campagne d'Alsace. A Mulhouse même, le mystérieux fil qui permet aux mauvaises nouvelles d'atteindre les oreilles les plus distraites avec la rapidité de l'éclair, diffusa, du faubourg de Dornach à celui de Pfastatt, la terrifiante révélation : comme autrefois Dusseldorf, Mulhouse avait aujourd'hui son vampire !

L'angoisse entra partout à la fois dans la ville. Le poison de la peur fit séquestrer les fillettes blondes au fond des logis, et plusieurs centaines de volontaires offrirent qui leur auto, qui leur humble bicyclette, à la gendarmerie et à la Sûreté.

— Utilisez-nous ! disaient-ils. Il faut arrêter le monstre avant qu'il ne recommence !

Toute la nuit, la lueur aveuglante des



L'aubergiste Krimm tenait Kueny pour un voyou redoutable.



Les accusations nettes des époux Mæglin mirent fin au cauchemar.



Le capitaine Brétégnier dirigea l'enquête.

Empire de Mulhouse

phares troua l'ombre calme des impasses de la cité et des bosquets du Thannenwald, le Bois de Boulogne mulhousien. En vain ! A l'aube, pas le moindre indice n'avait été recueilli. Harassés, fourbus, les « chasseurs de vampire » rentrèrent chez eux désespérés. Mais la fièvre de ces allées et venues avait tant troublé le repos des gens de Rixheim, qui se couchent tôt et se lèvent tard, que, bien avant l'heure habituelle, l'aubergiste Krimm et ses fidèles clients guettaient l'arrivée des journaux.

— Der Drackseckel ! s'exclamèrent-ils encore, après avoir rapidement parcouru le récit émouvant des deux rapt.

Et, dans les autres tavernes de Rixheim, derrière les rideaux à carreaux rouges comme en arborent tous les cafés d'Alsace, ce fut la même indignation.

de Habsheim l'a aperçu, elle aussi, avec l'enfant. Marie Bayerlé, la bergère du camp d'aviation, les a vus tous deux disparaître dans la forêt de Harth.

Les deux gendarmes, déjà, roulaient en voiture, à une allure très vive, vers Rixheim.

— Tu crois qu'on arrivera à temps ? questionnait Villequez.

— Il y va de la sécurité de nos enfants, répondait Klein.

Pendant ce temps, que se passait-il à Rixheim ? L'adolescent que tous accusaient avait-il eu vent de ce qui se tramait ? L'aubergiste Krimm, après un clin d'œil au fromager Mayer, envoya sa fille aînée, Suzanne, trouver le monstre.

Le Mulhauser Tageblatt à la main, la gamine s'approcha de René Kueny, jeune homme blond, aux joues maigres, qui se

C'est à ce moment précis que j'arrivai à Rixheim, sur les talons des gendarmes. Je sentais que le village venait d'être délivré d'une si lourde angoisse que je voulus aussitôt en pénétrer le secret.

Ce secret, le voici. Je n'eus aucune difficulté à le connaître. Et je vais le livrer tel qu'on me l'a donné.

En 1910, un vannier du nom de Kueny se maria à Rixheim et construisit, pour une famille à venir qu'il présageait nombreuse, un pavillon de pierre, sur un bout de terrain situé rue des Fossés.

En 1915, cinq enfants, déjà, étaient nés dans le nouveau ménage. L'aîné était un garçon souffreteux que l'on avait prénommé René. La guerre dévastait alors l'Alsace. Les Alsaciens avaient été enrôlés de bon gré ou de force dans l'armée allemande. Le père Kueny était un de ceux-là. Il avait quitté le village un des premiers et, de toute la durée des hostilités, il ne reparut pas une seule fois à Rixheim.

Pourtant, chaque année, de 1914 à 1918, Mme Kueny mit au monde un nouvel enfant. A la vue de cette progéniture insolite, les langues allaient bon train. On répétait :

— Si le père n'est pas mort au front, quelle tristesse sera la sienne à son retour ! Et quelle fiéffée petite canaille il va retrouver avec le jeune René, devenu le plus inquiétant voyou du pays !

De fait, la mère, qui ne semblait aucunement se soucier de ces rumeurs médisantes, laissait son fils aîné galvauder à sa guise, alors qu'elle menait fermement tous les autres dans le droit chemin. Au début de 1918, René Kueny, alors tout juste âgé de sept ans, était devenu une « terreur en herbe ».

La nuit, les basses-cours et les clapiers de Rixheim étaient mis par lui au pillage. Ce gamin, véritable démon, s'amusait à pendre tous les chats du village. Et l'on assurait que, dans la proche forêt de la Harth, il savait déjà tendre des collets comme un vieux braconnier.

A bout de patience, l'autorité communale décida de morigéner Mme Kueny.

— Je ne peux rien dire à René. Je n'ai pas le pouvoir de l'envoyer à l'école s'il ne le veut pas, répondit-elle.

— Et pourquoi, puisque vous êtes sa mère ?

— Oui, mais c'est lui qui reste le maître ! A sept ans ! On devait en connaître la raison, l'an d'après, quand le père réapparut soudain. Durant toute la guerre, pour ne pas servir sur le front allemand, il s'était caché dans sa cave à l'insu de ses plus proches voisins. Dénoncé, c'était, pour lui, le poteau d'exécution. Et c'est sur cet enjeu — la tête de son père ! — que René Kueny, enfant, avait spéculé pour courir les rues et les bois à sa fantaisie...

Maitre-chanteur à sept ans ! Cela promettait. Désormais, il était trop tard pour ramener au bien le jeune « sacripant ». D'ailleurs, le père se mit à boire et en mourut, laissant sa pauvre femme avec dix enfants en bas âge, à élever et à nourrir. L'infortuné perdait ainsi le peu d'autorité qui lui restait pour gourmander celui que l'on appelait déjà, à Rixheim, René-le-Voyou...

Quand, resté malingre et chétif, mais affreusement vicieux, René Kueny rentra de son service militaire, que ses mœurs déplorables lui avaient valu d'effectuer, à Gabès, en Tunisie, dans un bataillon disciplinaire, les gens de Rixheim pressentirent que leur repos allait être à nouveau troublé par cet énergumène, paresseux et voleur depuis toujours.

Evidemment dégénéré par une passion solitaire effrénée, à laquelle il se livrait dans les fourrés de la forêt de la Harth, où il épiait le gibier des journées entières ; d'une timidité grotesque avec les filles que sa triste réputation éloignait d'ailleurs de lui, tout médecin psychiatre, mis au courant de l'évolution inquiétante de cet adolescent continuellement oisif, eût prédit les terribles conséquences qui devaient fatalement en découler : le viol simple, puis le viol avec bruta-

lité, puis le viol avec assassinats et mutilations. C'est le cas à la fois tragique et banal de tous les grands sadiques : d'un Vacher, d'un Soleillard, d'un Socley.

Bientôt, pour Rixheim, René Kueny allait devenir René-le-Monstre. Ecoutez comment. Depuis 1931, durant les rares semaines de liberté que lui laissent quatre condamnations successives pour vols, René Kueny passe ses journées en solitaire dans la forêt de la Harth où, bien souvent, on le surprend dans d'étranges postures.

En 1932 et 1933, cinq fillettes et deux femmes de Hombourg, de Habsheim et de Petit-Landau sont poursuivies par un jeune homme qui, toutes les fois, jaillit d'un taillis de la forêt devant elles, dans ce qu'on dénomme plaisamment le costume d'Adam. L'inconnu, coiffé d'un béret, se contente de les poursuivre et de les effrayer par ses cris, des cris bizarres et gutturaux. Quel était ce mystérieux satyre, plus répugnant que dangereux, dont les malins faisaient des gorges chaudes, à l'époque, dans les bourgades qui enserrnent, comme un filet, la vaste forêt de la Harth ?

Mme Dadé, femme d'un grand mutilé de guerre, amputé des deux pieds, qui fut victime des excentricités du faune au béret, alors qu'elle se promenait avec sa sœur dans le sous-bois, près de Habsheim, le dira sans doute bientôt aux jurés du Haut-Rhin, comme elle me l'a dit, ce matin-là, après avoir appris l'arrestation de René Kueny :

— Sur la photo que vous me présentez, je reconnais formellement Kueny pour cet homme nu qui se livra, devant moi et ma sœur, dans la Harth, à une ignoble exhibition, voici plusieurs mois. Et nous ne sommes pas ses seules victimes. Kueny, qui se baignait toujours entièrement nu dans le canal de Huningue, aurait dû cent fois être arrêté et condamné pour attentats à la pudeur. Il se dissimulait parfois en cet état derrière les roseaux et bondissait devant les jeunes filles qui suivaient par hasard le chemin de halage. A ma connaissance, Mlle A. Grossini, l'une de ces pauvres jeunes femmes, aurait vainement porté plainte.

Tout cela se savait et se rapportait, le soir, à la veillée ou dans les auberges, à Rixheim, quand les enfants étaient couchés.

— A propos, disait-on, savez-vous ce que René-le-Monstre a fait à cette pauvre demoiselle X...

Car René Kueny sortait parfois de ses repaires de la Harth pour se livrer, à Rixheim même, à d'inqualifiables attentats sur des femmes sans défense.

En 1933, il violenta, en gare de Rixheim, une vieille fille de trente-quatre ans, Mlle Madeleine Kronenberg, crime pour lequel il fut condamné à six mois de prison.

Puis ce fut l'agression sauvage de Mlle Joséphine Habersetzer, sur la route, une nuit d'hiver. Celle de Mme Nass, puis celle de Mlle Ricanu, vénérable femme de soixante-treize ans.

Et toutes ces odieuses violences restèrent la plupart impunies, comme le seraient fatalement restés les attentats, ayant à la fois la luxure et le vol pour mobiles, commis par Kueny, au début d'août dernier, toujours en forêt de la Harth, contre deux sexagénaires : Mme Marie M..., de Mulhouse, et Mme S..., de Geispitz, qui se reposaient tranquillement sous les arbres. Les journaux en ont assez parlé pour qu'il ne me soit pas nécessaire de m'étendre davantage sur les extraordinaires aventures de ce triste sire, qui avaient depuis longtemps permis aux habitants de Rixheim de pressentir l'avenir.

— Un jour, René-le-Monstre volera et tuera des enfants ! murmurait-on dans les auberges.

Aussi, quand l'édition matinale du Mulhauser Tageblatt, du mercredi 2 septembre dernier, annonça un double rapt de fillettes, à Mulhouse, par un cycliste en béret, les familiers de l'auberge Krimm purent affirmer, sans preuves certes, mais avec une tranquille assurance :

— C'est ce Drackseckel de Kueny qui les a enlevées. Et s'il les a tuées, comme tout, hélas ! le laisse supposer, les cadavres de ces pauvres gosses sont, sans aucun doute, dans la forêt de la Harth ou dans le canal qui la traverse, et pas ailleurs !

La découverte de la petite Jacqueline Girardot, mutilée et sanglante, en lisière des bois de la Harth, par le cultivateur Martin



Le honteux passé de Kueny lui valut de faire son service militaire...

... à Gabès, en Tunisie, dans un bataillon disciplinaire.

A neuf heures du matin, tandis que les gendarmes se morfondaient, ne sachant comment orienter de nouvelles recherches, l'effervescence avait atteint son paroxysme dans Rixheim, le charmant village. Maintenant, tout le monde était sur le pas des portes, l'index pointé vers un étroit pavillon de la rue des Fossés.

— Il faut le dénoncer ! disait l'un.

— Il nous faudrait des preuves ! répondait l'autre.

— J'en ai, moi, des preuves ! coupa soudain un brave citoyen de la localité, M. Ernest Mæglin. Et je vais de ce pas téléphoner aux gendarmes.

A Mulhouse, où l'émoi était devenu plus intense encore après la lecture des journaux, les gendarmes Villequez et Klein se tenaient à l'écoute. Le sang leur gonfla les tempes quand M. Mæglin, de Rixheim, leur parla net et franc :

— Ne cherchez plus ! Tout le monde ici connaît le monstre, le monstre de Rixheim, le monstre de la forêt de la Harth. C'est René Kueny, le voyou du village.

— Mais c'est un gosse ! trancha l'un des gendarmes ; nous l'avons déjà arrêté...

— Oui, quand il a violé, voici trois ans, Madeleine Kronenberg. Il en a fait d'autres, depuis...

— Qui vous prouve qu'il soit le ravisseur des deux fillettes disparues hier ?

— Je l'ai rencontré, hier soir, dans la forêt, avec la petite Girardot sur sa bicyclette. La gardienne du passage à niveau

tenait assis, le regard tendu vers la porte, entre sa mère et sa petite sœur.

— Tiens, lis ça ! lui dit-elle en lui présentant le journal.

René Kueny s'accouda à la table et parcourut l'article encadré, à dessein, d'un coup de crayon.

— Der Drackseckel ! siffla-t-il aussitôt entre ses dents.

Au même instant il entendit, derrière son dos, un bruit de bottes. Les gendarmes Villequez et Klein étaient entrés sans prévenir. Le jeune homme vacilla sur sa chaise.

— Ce n'est pas moi ! hurla-t-il ; je vous jure que ce n'est pas moi !

— Et ça ! riposta le gendarme Klein en lui soulevant la chemise d'un geste brusque.

Un pan de flanelle boueux et tout poissé de sang desséché et noir apparut devant la mère et la sœur, qui firent tout aussitôt un grand signe de croix.

Avec son sinistre cliquetis, une paire de menottes se referma sur les poignets du jeune homme.

— Suis-nous ! Tu es bon ! reprit le gendarme Villequez en entraînant René Kueny.

Les habitants de Rixheim voulurent alors tous entrevoir la voiture qui filait maintenant vers Mulhouse.

— Nous sommes débarrassés du monstre ! cria quelqu'un.

Et le souffle de détente qui s'empara alors de cette bourgade est comparable au soulagement des citadins de Hanovre, en 1924, quand ils apprirent la capture du boucher Hartmann, le désosseur d'enfants.

Le vampire de Mulhouse

Muller, de Habsheim, allongeaient encore la liste des victimes du vampire de Rixheim, ce Frankenstein hallucinant.

C'est à l'heure où on a arrêté René Kueny à Rixheim, à la satisfaction de tous, que le cultivateur Martin Muller, de Habsheim, qui piochait un champ de betteraves en bordure de l'aérodrome de Mulhouse, entendit des gémissements d'enfant qui paraient de la forêt de la Harth et qui semblaient se rapprocher.

Prenant sa pioche sous son bras, M. Muller s'engagea entre les arbres. A cinquante mètres de là, dans les futaies, une tragique apparition le cloua sur place. Une fillette d'environ sept ans, aux vêtements en lambeaux, les jambes maculées d'un sang qui coulait sous sa robe, la figure tuméfiée, le crâne fendu en quatre endroits, venait à lui en piétinant, et chaque nouveau pas lui arrachait une plainte.

— On m'a battue ! Ah ! monsieur, conduisez-moi chez ma maman. Je m'appelle Jacqueline Girardot. Je suis de Rixheim.

Sur sa bicyclette — en Alsace, tout le monde a son vélo — M. Muller ramena rapidement l'enfant, qui s'était évanouie entre ses bras, au domicile paternel.

La mère éplorée, en apercevant sa fille sanglante et inanimée, glapit :

— Elle est morte ! Jacqueline !

Mais, à ce cri de désespoir, les paupières de l'enfant battirent et ses bras se tendirent instinctivement vers la mère.

— Tu vis, ma Jacqueline ! hurla la pauvre femme, dont les sanglots redoublèrent.

Elle se jeta littéralement sur son enfant, la couvrant de son corps, la serrant dans ses bras à l'étouffer. Le docteur Heitze, survenant, eut beaucoup de mal à arracher la blessée à ces exclamations de joie.

La petite victime était dans un état affreux ; le crâne, notamment, fracturé à deux endroits, le bassin mutilé, l'œil droit complètement fermé.

C'est l'homme qui l'avait montée sur sa machine, avec Madeleine Walter, qui l'a martyrisée ? lui demanda le père, fou de douleur et de rage.

— Oui. Il m'a emmenée dans la forêt de la Harth jusqu'à une carrière. Il m'a dit de me déshabiller et, comme je ne voulais pas, il me tapa sur la tête avec une grosse branche. Puis il me fit bobo au ventre, me tirant ensuite par les pieds, toute nue sur les cailloux, jusqu'à un arbre. J'ai pleuré très fort : « Laissez-moi ! Vous me faites mal ! lui dis-je encore.

« — Bientôt, tu ne souffriras plus, Jacqueline ! me répondit-il.

« Et je l'ai senti qui me serrait le cou très fort avec un lacet. Après, je ne sais plus...

« Le matin, quand je me suis réveillée, il faisait du soleil à travers les branches au-dessus de moi et les oiseaux chantaient. J'étouffais. J'arrachais le lacet qui m'enroulait la gorge et je me rhabillais. Mais je ne pouvais plus me baisser tant mon ventre me faisait mal... »

L'enfant n'avait raconté que ce qu'elle savait de son supplice. La réalité était beaucoup plus horrible encore...

René Kueny, après des aveux d'un cynisme déconcertant — peut-être de l'inconscience — à la gendarmerie de Mulhouse, avait été immédiatement amené dans la forêt de la Harth pour recommencer, à l'endroit de ses crimes, son épouvantable confession. On procédait ainsi avec une grande hâte pour éviter la fureur de la foule qui, si elle avait été prévenue à temps de cette opération, aurait très certainement arraché

Il fallut faire violence à une maman (ci-contre) éperdue de douleur pour lui arracher...

...la petite Jacqueline Girardot, affreusement blessée dans la forêt de la Harth.



Ci-contre : Martin Muller, qui découvrit la petite victime, et Madeleine Walter, qui refusa de suivre le vampire.



Tout un jour, on poursuit en vain les recherches dans le canal de Huningue.



le misérable à ses gardiens, pour le mettre en pièces. N'avait-on pas déjà averti les gendarmes — je n'exagère rien — que des amis de M. Kleinhaus surveillaient l'entrée de la prison, cachant derrière leur dos, sous leur veste, de longs couteaux à crans d'arrêt, et que nulle raison ne serait parvenue à désarmer ces vengeurs !

Maintenu au bout de deux chaînes par les gendarmes, René Kueny fut invité à reconstituer, dans la forêt de la Harth, l'itinéraire qu'il avait suivi l'avant-veille et la veille avec les deux enfants qu'il venait de ravir.

— Es-tu sûr de retrouver l'endroit de tes deux forfaits ? lui demanda-t-on.

— Pour sûr ! répondit-il avec un sourire dédaigneux. Dans cette forêt, je suis chez moi. Je m'y retrouverais les yeux fermés !

Son instinct de fauve l'avait repris tout entier, dès la lisière du bois.

Il entraîna alors sans détours les enquêteurs vers la clairière où, sur un lit de mousse ensanglantée, on découvrit le pantalon et une des sandales de la petite Girardot.

— C'est ici, expliqua Kueny froidement, que j'ai violé la petite Jacqueline pour la première fois.

Et, courant aussitôt derrière un buisson voisin dont les branches étaient brisées, il ajouta :

— Et ici pour la seconde fois !

— Et où l'as-tu étranglée ? demanda l'adjoint.

— Là-bas, au pied de cet arbre...

On ramassa, près du tronc désigné, le lacet qui avait serré toute la nuit le cou de la fillette martyre.

— Ainsi, quand tu te sauvais, tu la croyais morte ?

— Je pense bien ! reconnut le monstre. Je n'allais pas la laisser vivre pour qu'elle me dénonce. Enfin, puisque je suis pris, je suis bien content qu'elle vive encore.

Qu'elle vive ? Hélas ! On devait également ramasser, au pied de l'arbre, une lourde branche avec laquelle le vampire avait fracassé la tête de l'enfant ; un rondin de bois long de cinquante centimètres, d'un diamètre de sept centimètres environ, tout maculé de sang et de débris de chair. Cette pièce à conviction provoqua chez les gendarmes un cri d'horreur :

— Ah ! le salaud ! Tu lui as enfoncé ce morceau de bois dans le corps ?

— Vous le voyez bien...

Que ceux qui étaient là ne l'eussent pas assommé sur place, ce fut un miracle de volonté !

La découverte de ce rondin sanglant alarma le docteur Heitze. Au cours d'un nouvel examen, il constata que la pauvre gosse avait été éventrée. Tous ses intestins étaient perforés et refoulés vers le haut du bassin. Toute intervention chirurgicale était impos-

sible et Jacqueline Girardot, transférée à l'hôpital, est peut-être mourante, à l'heure actuelle.

Revenons dans les bois de la Harth.

Quand Kueny a reconstitué sur place son odieux attentat commis sur la petite Jacqueline, il enchaîna :

— Maintenant, pour Janine Toillon, venez par ici.

Et il attira les enquêteurs vers un autre coin de la forêt, à l'endroit où le canal de Huningue, qui va du Rhin au Rhône, la coupe en son milieu.

— C'est ici que je l'ai prise pour la première fois, dit-il en montrant un carré d'herbes écrasées ; c'est là pour la seconde fois. Comme elle était plus âgée que Jacqueline Girardot, je n'ai pas eu besoin de la mutiler avec un rondin.

— Mais sans doute tu l'as également étranglée avant d'aller la jeter dans le canal ?

Kueny ne répondit pas. On parvint à ce moment sur le chemin de halage du canal de Huningue.

Un instant, le misérable examina les roseaux de la berge. Puis il désigna un coin de la rive où les roseaux étaient foulés et cassés.

— Voilà l'endroit exact !

— Tu en es bien sûr ?

Kueny eut alors cette exclamation effrayante :

— Parole d'honneur !

« Je vous le jure, poursuivit-il. Je croyais Janine Toillon morte quand je l'ai jetée à l'eau. Mais à peine fut-elle plongée dans la vase qu'elle reparut à l'air libre en se débattant, en criant. Elle enfonçait ses mains dans la terre de la rive, cherchant à se sortir de l'eau. Que pouvais-je faire ? Si je fuyais, j'allais être immédiatement reconnu. Je me saisis donc d'un bâton. Puis, de quelques coups de pied sur la tête, je renvoyais la petite Janine dans le courant et je la maintins au fond de l'eau, avec le bâton, jusqu'à ce que je ne sentisse plus aucune résistance. »

Des poings se tendirent vers le misérable. — Der Drackseckel ! rugirent ensemble, une fois de plus, les témoins de cette scène d'épouvante.

Tout ce qu'avait avoué le monstre était, hélas ! l'exacte et triste vérité. L'autopsie de la petite Janine Toillon, retrouvée vendredi matin flottant sur le canal de Huningue, près de l'île Napoléon, démontra que l'infortunée fillette avait bien été noyée vivante et repoussée dans l'eau.

Depuis, les magistrats, se méfiant à juste raison de la colère des habitants de Mulhouse qui guettaient la première occasion de lyncher le misérable, décidèrent d'aviser le public, par la voie de la presse, que, pour de longues semaines, René Kueny ne sortirait pas une seule minute de la lourde prison où il était entré jeudi soir, tout juste assez vite pour ne pas être écharpé.

Les interrogatoires et les confrontations se font donc, depuis, dans la cellule du monstre. C'est là que les témoins de deux rapt et les nombreuses victimes des instincts du faune de la forêt de la Harth viennent le reconnaître et l'accuser. Sans difficulté, René Kueny a tout avoué : les viols, les attentats, les enlèvements, les assassinats qu'il a pu commettre durant les années où il sema la terreur dans l'immense forêt de la Harth, royaume de ce hideux vampire.

A ce compte, son procès ne tardera guère. Mais il n'est pas, à Mulhouse et dans tous les villages voisins, une seule personne qui doute encore de l'épilogue de cette sinistre affaire.

Le fromager Mayer ; Peter, le fabricant de kirsch ; Schetty, le pâtissier, et l'aubergiste Krimm m'ont dit, devant les humpas de bière blonde qu'ils choquaient pour fêter la tranquillité retrouvée :

— Le monstre de Rixheim sera guillotiné.

Emmanuel CAR.

(Reportage photographique « Détective » Marcel CARRIERE.)



Les gosses du quartier épient, effrayés, la maison de leur petite camarade, Jacqueline.

IMAGES SECRÈTES



Les premiers miliciens qui se sont présentés au poste frontière français, fuyant l'assaut inexorable et meurtrier de l'armée rebelle, furent tous désarmés par les gendarmes.

De notre envoyé spécial.

(Irun, 1^{er} septembre.)

J'AVAIS choisi un mauvais jour. Parce que, dans cette guerre civile qui s'éternise comme une vraie guerre, il y a les bons et les mauvais jours.

Les bons jours, ce sont les jours calmes ; ce sont ceux où la torpeur du bel été de la côte basque semble surprendre l'œuvre de mort entre les deux camps ennemis. Ce sont ceux où dans le ciel lumineux, nul avion porteur de bombes ne vient faire dresser les têtes anxieuses des promeneurs, où les nids de mitrailleuses perchés au flanc des crêtes sont sages et silencieux, ce sont ceux où seul, comme un vieux lion mugissant d'ennui, le « rimailot » posté, face au pont international, du côté de Fontarabie, donne de la gueule et fait trembler les vitres.

Mais ce coup de tonnerre spasmodique semble maintenant faire partie de l'admirable paysage de la Bidassoa. Il ne dérange de ce côté de la frontière ni les baigneurs étendus sur la grève, ni les curieux massés derrière les barrages de gendarmes et qui cherchent à saisir dans leurs jumelles les images de l'affreuse tragédie espagnole.

On a même dû reculer ces barrages. Cette

indécente curiosité des touristes de la côte, venant à demi-nus, entre deux bains de soleil, s'offrir quelques frissons d'émotion, d'astucieux commerçants cherchaient à l'exploiter. Les gendarmes ont fait démolir le belvédère qu'avait fait élever en toute hâte un hôtelier d'Hendaye et l'accès de ce champ, longeant la route de Biriato, où, pour cinquante centimes, on pouvait voir s'entre-tuer des hommes, a été interdit.

La garde mobile occupe les routes qui vont rejoindre Béhobie et Biriato, commodes observatoires du combat. D'autres barrages coupent la route de Saint-Jean-de-Luz. On a multiplié les postes de surveillance et de sécurité. Car il faut disperser non seulement les curieux, mais les curiosités. Et cela justement, à cause des mauvais jours.

Les mauvais jours, ce sont ceux où brusquement, comme si l'orage longtemps contenu éclatait, tout se met en branle et remplit l'air d'un affreux vacarme. En formation d'escadrille, voici les Caproni des rebelles dont les couleurs italiennes brillent dans le soleil. Ce tic-tac saccadé, cet insupportable bruit de machines à écrire débitant la mort par bandes de 500 cartouches, c'est le sinistre chœur des mitrailleuses. Et ces coups de feu tantôt rapprochés, tantôt isolés, c'est la fusillade intermittente des hommes des premières lignes. De ce côté-ci de la rive, on croirait, sans le sifflement des balles, entendre briser des pierres. Puis pour compléter la pétarade, les détonations des pièces d'artillerie s'en mêlent. Dans l'air extrêmement sonore, tout cela retentit comme un énorme feu d'artifice, un soir de fête, mais de cette tragique pyrotechnie, on n'aperçoit que des bouquets de fumée blanche, s'épanouissant à ras du sol, parmi les maïs et les sapinières. Graves sous leurs casques, le mousqueton en bandoulière, les gardes mobiles, venus de la Roche-sur-Yon, écoutent la chanson de la mort monter vers le radieux ciel de septembre.

J'avais donc choisi un mauvais jour. Car, ce jour-là, un furieux assaut était livré contre Irun, porte de l'Espagne, ardemment convoité par l'état-major du camp des insurgés. La pétarade était au complet. Les balles sifflaient au-dessus de la route française de Biriato, prise en enfilade par un tir de mitrailleuses. Nous devions, pour prendre le tournant de la route, face à la Puncheda, nous accroupir au fond de notre voiture, mais sans toutefois nous priver d'apercevoir au passage les miliciens retranchés derrière leurs sacs de terre et ce petit train blindé, cravaté d'un drapeau rouge, qui, le long de la Bidassoa, ripostait à l'avance des tanks et des chars d'assaut. Rude bataille. De l'observatoire, où s'étaient rassemblés les reporters de la presse internationale, rien de pouvait échapper du combat meurtrier qui se livrait sous leurs yeux, ni l'avance prudente des autos blindées sur la route minée par les gouvernementaux, mais réparée, consolidée, durant la nuit, à l'aide de madriers, par les rebelles, ni la lente infiltration des carlistes et des hommes de la Bandera à travers les maïs bordant la rivière et cherchant, à coups de grenades, à se rapprocher des tranchées des miliciens ; ni la ronde des avions dans le ciel ébranlé par le terrible vacarme.

La bataille d'Irun dura jusqu'au soir, mais sans autre résultat pour les rebelles que des pertes sévères. On parla de 300 à 400 morts de leur côté. Bien retranchés derrière leurs fortins et leurs crêtes, les gouvernementaux avaient été plus épargnés. La nuit vint et avec elle le calme émouvant qui succède aux durs combats. On respira

mieux, en songeant que la mort avait suspendu ses coups et que le sang allait, durant cette trêve nocturne, cesser de rougir le sol déchiré de la pauvre Espagne.

Mais ce que j'étais venu chercher, ce n'était point tant ces images de guerre minutieusement décrites, depuis des semaines, par les journaux du monde entier, ce n'était point tant l'écho de ces combats où l'on retrouve l'horrible spectre des pires heures de la cruelle et décevante folie humaine. Ce que je cherchais à découvrir, à démêler sous le masque de cette guerre civile, métamorphosée en guerre militaire, c'était, derrière le duel inhumain des armes, les images secrètes et pathétiques du grand drame, les moments d'émotion humaine que ni les haines, ni les passions, ne peuvent atteindre. Et c'était aussi tout ce qu'une telle tragédie peut faire surgir autour d'elle, l'invisible frontière qui sépare la vie et la mort ; cette odeur d'aventure, de romanesque et de mystère que l'on est toujours sûr de rencontrer dès qu'on s'approche des grands conflits qui secouent le monde.

Bien sûr, tout ne m'est pas tombé dans les mains, dès le premier jour. J'ai dû faire bien des pas, épier bien des gestes, suivre bien des pistes et recouper bien des mots, avant de rassembler ces images que je veux vous livrer aujourd'hui, pêle-mêle, sans idée préconçue, avec le seul désir de vous faire frôler ce que j'ai cru découvrir, et de vous faire ressentir ce qui m'a bouleversé...

On m'avait mené ce jour-là jusqu'au bout du pont international, à l'entrée d'Irun, là où les miliciens vêtus de bleus de chauffe montent, revolver à la ceinture, une garde aussi vigilante que pleine de méfiance justifiée. L'ami qui m'accompagnait m'avait assuré que, malgré les consignes formelles d'interdiction d'entrée aux journalistes, on me laisserait passer. Il y eut un bref conciliabule avec les hommes du poste. On me présenta un jeune gars qui portait à l'épaule l'insigne noir et rouge des anarchistes. Il me serra la main avec cette confiance que vous donnez les hommes qui ne badinent pas avec la parole donnée. Puis nous montâmes dans une voiture. La voiture s'élança sur la route ensoleillée. Le jeune milicien conduisait, cheveux au vent, avec une maîtrise d'as du volant. Après une série de virages inquiétants, nous stoppâmes sur le Paseo de Colon, devant une maison aux volets clos, d'apparence bourgeoise. Rien ne signalait à une particulière attention, mais, dès le seuil franchi, je fus surpris par l'étrange activité qui régnait à l'intérieur. Dans le sombre vestibule, des miliciens s'affairaient. On entendait derrière les portes le chiquetis des machines à écrire. De jolies filles aux yeux de braise, à la peau brune, aux cheveux d'or pâle, montaient et redescendaient le large escalier conduisant aux étages, les bras chargés d'assiettes et de lingerie. Sur une porte, au rez-de-chaussée, une simple pancarte portait ces mots écrits à la main : *Comité central*. J'étais dans l'antichambre du commissaire à la guerre : le citoyen Margarida.

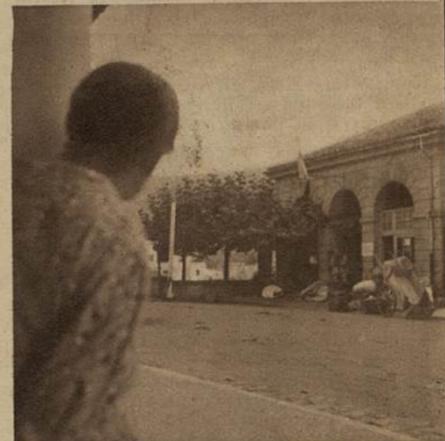
Le jeune anarchiste qui m'accompagnait me renseigna :

— On vient d'installer le Comité central dans cette maison. A la mairie où il se trouvait encore hier, il était trop exposé. Plusieurs fois, les avions ennemis avaient essayé de l'atteindre. On a jugé plus prudent de le transférer ici, dans cette maison de riches réquisitionnée par les milices.

Le grand salon avait été laissé intact. Par la porte ouverte, j'apercevais le lustre central, les fauteuils à grands dossiers, sagement alignés sous leurs housses à fleurs, les cadres aux lourdes dorures, à la mode espagnole. Rien n'avait été dérangé et ce grand salon, plein d'ombre et de fraîcheur, semblait attendre le retour de ses maîtres en vacances. Dans le vestibule, des miliciens,



Notre collaborateur Marcel Montarron, aux côtés d'un jeune milicien de la F.A.I.



Les balles sifflent à Béthobie, EN FRANCE; les habitants s'abritent contre les murs.

retour des lignes, posaient avec précaution leurs fusils sur les coffres en bois sculpté. Une caisse de munitions avait été placée au pied d'un vieux cartel, dont le balancier continuait à rythmer la fuite silencieuse des heures.

Ce que nous craignons, poursuit mon compagnon, ce n'est pas tant l'assaut des rebelles. Si leurs bombes aériennes ont eu, au début, un effet un peu démoralisant pour la population, l'habitude est maintenant prise de supporter avec calme les visites quotidiennes de ces messieurs. Quant aux attaques, vous pouvez être sûr qu'elles se briseront toutes contre nos retranchements. Il faudrait pour les réduire plus de 5.000 hommes, une préparation d'artillerie formidable. Je ne crois pas qu'ils iront jusque-là. Mais ce que nous redoutons surtout, ce sont les espions, les traîtres qui cherchent à s'infiltrer chez nous, pour renseigner l'ennemi d'en face. Tout suspect est ici mis en prison, en attendant qu'on se renseigne sur son cas. Et si je vous disais que beaucoup cherchent à venir nous espionner, soit en se faisant passer pour journalistes, soit en venant s'enrôler dans nos milices ! Aussi bien, nous redoublons de surveillance. Il n'y a pas ici de police spécialisée. La police est l'œuvre de tous. Hier encore, on nous a amené un jeune homme, qui disait avoir servi comme sergent dans la légion française et qui voulait combattre avec nous : il n'avait sur lui qu'un passeport suisse. Mais son accent, son attitude



Devant la mairie d'Irun, des camions chargés de miliciens partent en ligne.



Manechem, "le capitaine francès", l'un de ceux qui ont organisé la résistance.



Une véritable légion étrangère défendait, sous les plis du drapeau rouge, Irun et ses environs. Voici, unis dans un même courage, des Français, des Belges et des Allemands.

D'UNE GUERRE CIVILE

IMAGES SECRÈTES

nous inquiétaient. En attendant son enrôlement, nous l'avons mis en observation. Il nous remit le soir une lettre à adresser à Tanager. Nous lûmes cette lettre, écrite en allemand ; elle ne contenait que des formules de convention, absolument incompréhensibles pour un lecteur non averti. Nous étions fixés. Nous l'avons gardé, mais pas comme il l'espérait...

La porte du Comité central s'ouvrit à ce moment. Le chef sortit et vint à ma rencontre. Un homme jeune, sans uniforme. Une combinaison brune à fermeture éclair. Sur la poitrine, seul insigne : une étoile d'argent. Il me tendit la main et, dans un français parfait, il s'excusa de ne pouvoir longtemps me recevoir, car il était harcelé de coups de téléphone et de besoins urgents, mais, me désignant en souriant un grand garçon blond, aux traits saillants, au regard plein de flamme, il m'expliqua :

— Tenez, voilà un de vos compatriotes, l'homme qui a organisé la défense d'Irun, le capitaine Manechem. Bavardez avec lui, il vous intéressera plus que je ne saurais le faire moi-même.

Une voiture attendait sur le Paseo de Colón. Un milicien en béret, en chemise ouverte, ouvrit la portière.

— Voulez-vous m'accompagner, me demanda le capitaine, je vais jusqu'à la caserne où mon père m'attend.

— Votre père !

— Oui, on est venu m'avertir aux lignes qu'il était venu me voir. Je suis descendu pour l'embrasser.

En route, il m'expliqua :

— On m'appelle ici le capitaine. Je suis en réalité lieutenant de réserve. J'ai servi dans l'infanterie. Mon service militaire terminé, je me suis intéressé au cinéma, et j'ai tourné un documentaire sur la Palestine. Mais un grand besoin de me dévouer, corps et âme, à une grande cause me travaillait. La révolution espagnole m'en a fourni l'occasion. Je savais qu'ils manquaient ici de techniciens. Socialiste, je suis venu leur offrir mes connaissances. J'ai fortifié la région de la Puncheda et je commande maintenant une colonne de 600 hommes du côté d'Aduana. Ils n'avaient pas établi de réseau de barbelés quand je suis arrivé. Ils en ont maintenant. Beaucoup ignoraient la technique de la mitrailleuse. Ils la connaissent maintenant. J'ai fait de mon mieux...

Nous arrivions. La caserne des miliciens d'Irun a été installée dans un ancien couvent. Sur les pelouses, des miliciens fraîchement harnachés, boudrier et souliers neufs, calots à pompons rouges, mitrailleuse sur la hanche, ou fusil entre les genoux, attendent les camions qui vont les monter en ligne.

Dans un pan d'ombre, le vieux père du capitaine est là. C'est un brave commerçant établi à Clermont-Ferrand. Il est venu voir son fils, Jack, pour le supplier de renoncer à s'exposer. Lui seul sait. On a caché à la mère souffrante le départ de son fils parti s'engager dans l'armée du peuple espagnol. Le vieux père, prétextant un voyage d'affaires, a quitté Clermont pour venir à Irun tenter de faire revenir son fils sur sa décision.

Ils sont là, face à face, lui, blond, étrangement jeune, avec sa poitrine nue et déjà brûlée par le soleil ; lui, courbé par l'émotion.

— Songe à ta mère, Jack. Elle vient d'avoir une angine de poitrine. Ce serait sa mort, si elle savait.

— Elle ne saura pas. Voici une lettre que tu porteras à Paris et où je lui donne de mes nouvelles. Mais je reste...

Le canon ponctuait ce pathétique dialogue de ses coups de tonnerre, et l'on entendait au loin claquer les coups de feu. Des miliciens, aux visages de gosse, montaient dans un camion, souriant de toute leur jeunesse promise à la mort.

— Et tu voudrais que je les laisse, eux qui n'ont rien à défendre que la liberté, la leur, aujourd'hui ; demain, peut-être la nôtre...

Et le vieux père reprit, seul, la route d'Hendaye. Je le revis le soir. Il serrait dans sa poche la lettre de son fils, cette lettre qui devait cacher à une mère anxieuse et malade la noblesse de cœur de son fils...

Images secrètes et pathétiques de la tragédie espagnole, celle de ce Français qui, redoutant, il y a quelques mois, les menaces de guerre qui s'accumulaient en Europe et sur le Rhin, passa en Espagne, loua une maison sur les bords de la Bidassoa, attendit, le cœur en paix, les événements, et qui, aujourd'hui, voit sa retraite prise entre les deux lignes, criblée de balles de tous côtés... Image secrète celle de cette Française mariée en France à un Espagnol, venue en voyage d'agrément avec son mari pour la première fois à Irun, et qui attend, bloquée chez ses beaux-parents, la fin de la révolu-

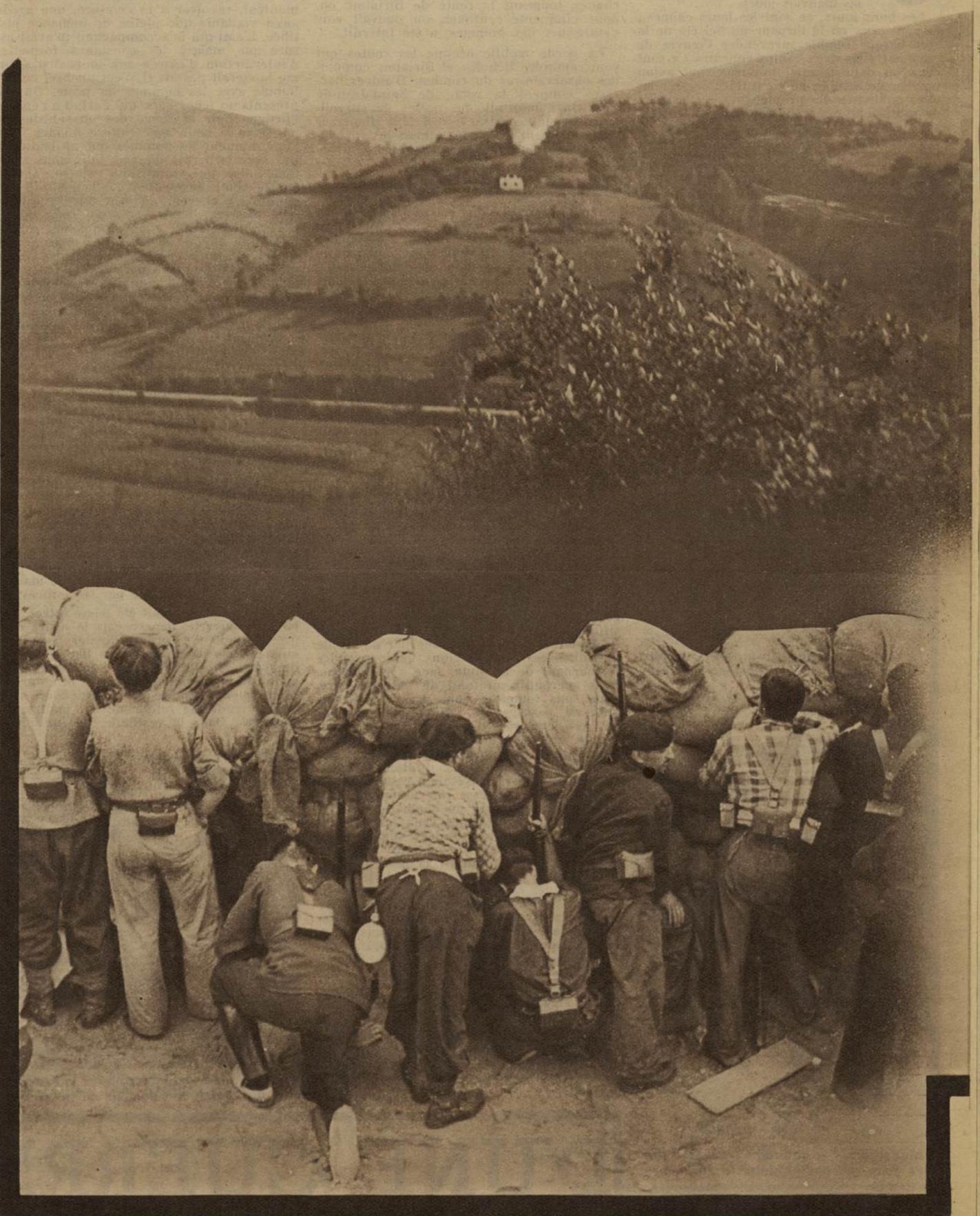
tion, car son mari, fervent républicain, s'est enrôlé. Image secrète, celle de cette jeune comtesse, habitant Biriadou, que tout le monde ici appelle Mademoiselle Docteur, car beaucoup la soupçonnent d'espionner de sa villa, pour le compte des Carlistes, les positions gouvernementales. D'étranges signaux lumineux ont été aperçus certains soirs. Mais qui le prouvera ? Toujours élégante, avec ses châles bariolés, ses minces jambes nues sous son short de baigneuse, elle regarde, toujours impassible, avec sa jumelle, mourir les hommes sur l'autre rive, puis elle remonte dans son roadster blanc-crème, toujours seule, étrangement seule... Image secrète encore, celle de ce grand légionnaire aux longs favoris roux, rencontré un soir sur la route de Béhobie, et qu'un garde mobile allait conduire au commissariat spécial de Hendaye. Il venait de désertier avec deux copains, deux de Ja Bandera, deux du Tercio, comme lui-même. Je les suivis. Ils marchaient avec cette allure traînante que prennent tous les soldats de l'Aventure lorsque soudain le cafard les saisit et qu'ils s'abandonnent aux coups de tête... Même les mercenaires de la guerre, même les plus endurcis parmi les hommes, cèdent un jour à la honte de tuer pour tuer,

et voilà quinze jours que je monte aux lignes. Dans mon secteur, c'est une vraie légion étrangère. Le chef, c'est Hofman, un communiste allemand qui a quitté l'Allemagne d'Hitler pour se battre ici. Il y a deux Belges, un Polonais, un Canadien, deux Français, le père et le fils, et puis les copains espagnols, naturellement. Les premiers jours, je ne veux pas dire que j'ai crâné. Mais on s'habitue à tout, même à la guerre, surtout quand on sait pourquoi on se bat. Je n'ai pas vu trop de dégâts autour de moi. Des blessures en séton, surtout. Hier, pourtant, l'un des Français, le père, a été tué par un éclat de bombe. Le fils n'a rien eu. Seule la déflagration avait arraché sa chemise.

« Mais le moral est bon. On mange bien. A nous, les Français, on voulait nous faire de la cuisine à part, parce qu'on peut ne pas aimer la cuisine espagnole, mais on a refusé : l'égalité pour tous. En face, ils ont l'air d'être moins bien nourris. »

« L'autre jour, on a fait deux prisonniers. Deux pauvres moujiques en béret rouge et qui avaient un sacré-cœur collé sur la poitrine. Ils nous regardaient, effrayés, les oreilles encore bourrées des récits d'atro-

— Alors, voilà, me dit-il, j'ai voulu moi aussi donner un coup de main aux copains. J'ai pris mon side-car et je suis arrivé à Hendaye. J'ai confié mon « taxi » aux amis d'ici et je leur ai dit : « Tenez, si je suis descendu, et vous vendrez, et vous enverrez l'argent à ma mère qu'est concierge à Mènilmontant. » On m'a enrôlé dans les milices



cités qu'on leur avait racontés en face. Puis l'un d'eux, le plus môme, s'est décidé à parler : *Comer! comer!* Il avait faim. On lui a tendu des tablettes de chocolat, du pain. Il mangeait à pleines dents. Qui donc parmi nous aurait-eu le cœur de le faire souffrir ! »

Mon gars de Paname resta un instant silencieux, puis conclut :

— On a beau répéter que ceux d'en face sont nos ennemis, on est bien obligé de se dire que certains, sans doute, ont été enrôlés de force dans leurs rangs, et qu'en eux-mêmes ils ne sont pas très fiers de la besogne qu'on leur fait faire. Chez les miliciens, les durs, les intraitables sont certains « anars » qui ne comprennent pas les choses comme nous les comprenons. En face, les salauds, ceux qui ne font pas de quartier, ce sont les officiers, qui ont déclenché l'insurrection et qui la veulent, à tout prix, triomphante. L'autre jour, un copain espagnol était monté sur le parapet et s'adressait à ceux d'en face. Il leur parlait un langage de paix et de raison. « Nous sommes du même sang, pourquoi nous tuer ? » Tant qu'il parla, aucun coup de feu ne fut tiré. Mais, soudain, un coup sec éclata, suivi bientôt d'une rafale de balles. Le copain espagnol n'eut que le temps de se protéger. *La mitrailleuse d'en face avait changé de main.*



(Behobia, 4 septembre.)

Comment exprimer l'émotion qui m'étreint ? Je quitte Behobia investie, et j'ai des larmes aux yeux.



Les images secrètes et pathétiques de cette atroce guerre civile, que je n'avais recueillies jusqu'alors qu'au hasard de mes patientes observations, viennent de m'apparaître si pressées, si nombreuses qu'elles semblent encore dérouler sous mes yeux un film de cauchemar.

Il y avait trois jours que je venais à Behobia. Une solide amitié vaut mieux qu'un bon laissez-passer. Je venais à Behobia, à bord d'un camion de ravitaillement — de ravitaillement en vivres, rassurez-vous — et grâce à ce stratagème, je pouvais, à ma guise, circuler dans le petit bourg espagnol, proche des premières lignes...

La Puncheda, avec son train blindé, et les crêtes avec leurs nids de mitrailleuses, semblaient alors offrir un obstacle difficile à franchir. On respirait à Behobia une paisible atmosphère de village de la zone. Le va-et-vient des camions, des voitures d'ambulance, des autos réquisitionnées par les milices, n'avait guère troublé l'atmosphère de la petite ville frontière.

Et dans les cafés où je buvais avec les miliciens, descendus des lignes, des verres de moscatel et des pots anglais, on respirait un air de cantonnement de manœuvres. La guerre n'y apparaissait que sous les traits de jeunes gars riant et chantant de toutes leurs dents, de toute leur jeunesse...

On trinquait, on reprenait en chœur de douces chansons aragonaises. Il y avait là, pour animer ces chœurs, un gai luron,

qu'on m'avait dit s'être évadé de l'*Amirante Cervera*, et qui avait troqué son béret plat de marin contre un chapeau de feutre baisé sur les yeux. Il chantait et jouait de la guitare, sans se lasser, avec une sorte de joyeuse inconscience qui finissait par ressembler à un défi à la mauvaise chance.

Dans ce petit café, où sans doute tant de consommations n'avaient jamais été servies et si fréquemment renouvelées, la bonne humeur semblait être de rigueur. On blaguait ceux d'en face, on se moquait de leurs assauts furieux, de leurs chars blindés garnis de feuillages comme des chars de cavalcade, on raillait leurs bombes et leurs obus, dont beaucoup, disait-on, « foiraient dans le décor », sans exploser. On raillait la mort.

J'étais devenu l'ami des volontaires français. Ils me raillaient, eux aussi, comme on sait railler dans nos faubourgs. Ils me montraient leurs mains écorchées, comme par des ronces, et qui portaient encore les traces des éraflures de la poudre. Ils me montraient les balles de l'ennemi, des balles qu'on avait ouvertes au couteau pour que leurs blessures fussent plus sanglantes.

Deux d'entre eux, surtout, m'avaient donné leur estime, un docker de Rouen, et un gars de la Villette, tous deux enrôlés dans les rangs de la Légion Rouge depuis une dizaine de jours.

— Justement, m'avait confié le plus jeune, un soir, j'étais convoqué en France, pour y subir une période militaire. Période pour

période, j'ai choisi celle-là... Volontaire ici, insoumis là-bas, ça rétablit l'équilibre.

Ils étaient tous confiants, non point dans la supériorité de leurs armes, mais dans leur courage, dans ce courage aveugle que nourrit le sacrifice pour un idéal.

Je les écoutais, n'osant pas les démoraliser. Pouvais-je dire à ces hommes qui étaient venus offrir leur poitrine à la mort, qu'il eût fallu, désormais, un miracle pour sauver le secteur d'Irun, que la bataille qui allait s'engager était désespérée, que, d'un côté, les insurgés étaient en nombre et en matériel cent fois supérieurs, que, de l'autre côté, de leur côté, les munitions allaient manquer et que plusieurs chefs du *Frente Popular* avaient déjà fui en France.

Ce drame des wagons d'armes et de munitions, envoyées de Barcelone, annoncées de Cerbère, et retardées durant le transit, il faudra bien, un jour, en éclaircir les replis obscurs ; mais ceci est une autre histoire...

Ce que je voudrais réunir ici, dans la hâte et l'angoisse d'une effroyable panique, ce sont les tableaux déchirants des dernières heures de l'affreux combat...

D'abord, la chute de la Puncheda, le blockhaus de la Bidassoa, pris de flanc, par les rebelles, maîtres des crêtes. L'avant-veille encore, je m'en étais approché, protégé par le camion de ravitaillement, où j'avais pris place. Le pilonnage de l'artillerie des insurgés avait cessé. Une brume laiteuse avait envahi la vallée, et des lueurs d'argent brillaient sur les eaux calmes de la Bidassoa.

Après la tempête de mitraille de l'après-midi, tout semblait apaisé, et les coups de feu des guetteurs, claquant dans l'ombre, ressemblaient aux échos d'une chasse nocturne de contrebandiers de montagne. Alors, soudain, de la maison matelassée, de la muraille garnie de sacs à terre et percée de créneaux, derrière laquelle soixante hommes avaient résisté, sous le feu du ciel et de l'ennemi, une voix s'éleva. On l'entendait aussi nettement que si cette voix s'était élevée dans une salle de réunion publique. L'homme, invisible à mon regard, s'exprimait en allemand, d'une voix ardente et rugueuse...

Il s'adressait, lui aussi, à ceux d'en face, tentant de fléchir leur cœur, en leur rappelant qu'on les avait enrôlés pour une lutte fratricide. Les mots : *arbeiter, capitalismus*, revenaient, comme un leitmotiv dans cet appel bouleversant dont le vent, soufflant de la mer, portait au loin les paroles. Il était deux heures du matin. Sur l'autre rive, sur la route française, des autos s'étaient arrêtées, tous phares éteints. Au loin, un chien hurlait à la mort. Le tir saccadé d'une mitrailleuse déchirait, par intervalles, la douceur de cette nuit claire, illuminée de lune. Mais chacun écoutait, le cœur tendu, cette voix humaine et presque surnaturelle, cette voix qui semblait venir d'un monde où les hommes cesseraient de se haïr... Mais qui aurait pu deviner ce que cachait cet appel, qui aurait pu deviner son secret ?...

On me l'apprit, le lendemain. L'homme, un Allemand antifasciste, craignant d'avoir, en face de lui, son frère engagé depuis deux ans dans la Légion espagnole, hurlait chaque soir ainsi, depuis trois nuits, espérant, attendant l'impossible miracle : d'être reconnu par celui qui avait fui, sur un coup de tête, le toit familial...



Aujourd'hui, je vous ai vus, pour la dernière fois, mes compagnons de Behobia et d'Irun. La bataille fait rage et l'issue n'en est que trop certaine.

Voici le pitoyable exode des pauvres gens fuyant l'envahisseur. Les balles pleuvent sur le pont de Behobia, et c'est en courant que les réfugiés le traversent, pliant le dos sous leurs hardes et leur détresse. Les femmes serrent leurs gosses contre leur poitrine. Des paysans poussent devant eux leur bétail. Au pas de course, un tout jeune homme a déjà traversé cinq fois le pont pris en enfilade par les rafales des mitrailleuses, pour sauver Dieu sait quoi : une caisse de conserves, une cage à serin, une machine à coudre. Au sixième voyage, il s'écroule, paralysé par une crampe. On se baisse pour frictionner sa jambe. Une balle ricoche près de notre groupe. Deux gardes mobiles du poste frontière sont blessés sous mes yeux. L'officier de garde fait, en hâte, une ligature au-dessus de la veine atteinte et qui saigne abondamment.

A quelques mètres, derrière un mur, des miliciens résistent encore. Ils tirent, avec rage, épuisant leurs dernières munitions, leurs dernières cartouches. Ils sont là, sous mes yeux, ruisselants de sueur, un foulard rouge noué autour de leur cou bronzé. Les deux Français sont là, celui de Rouen et celui de la Villette. Ils m'avaient donné rendez-vous, ce soir-là, au petit café de Behobia, pour y jouer aux cartes. C'est leur vie qu'ils jouent, devant moi, et c'est le plus jeune qui tombe, alors qu'il rechargeait son arme.

Alors, j'aperçois son camarade qui se baisse, et qui prend dans la poche du mort quelques papiers, une photo, qu'il enfouit dans la poche de son bleu de chauffe. Cette photo, je l'avais vue moi-même. Celle d'un bébé de trois mois, que le jeune volontaire m'avait montrée, la veille, avec orgueil.

Je me suis maintenant réfugié, de l'autre côté du pont, dans le poste de douane, où le capitaine Bouillard désarme les fuyards.

— Laissez-moi ce couteau, c'est un souvenir de mon père, supplie un milicien.

C'est un beau couteau de chasse, à manche de corne. Le couteau va rejoindre les revolvers et les mausers inutiles, qui s'entassent dans le poste.

Les balles sifflent, claquent et miaulent, dans le crépuscule éclaboussé d'une grande lueur d'incendie. Les derniers miliciens résistent à coups de dynamite.

— *Viva la dynamita!*

Ivres de fièvre et de poudre, ils chantent leur dernier chant de mort.

Sur les routes, vers Hendaye, vers Saint-Jean-de-Luz, vers Bayonne, l'exode continue. C'est l'heure où, dans les bars et aux terrasses, orchestres et phonos répandent les musiques légères des soirs d'été. De luxueuses autos remontent de la plage. Et, dans ce déchirant crépuscule de guerre civile, voici un long cortège, les pauvres et leur richesse : des matelas et des hardes...

Marcel MONTARRON.

D'UNE GUERRE CIVILE

LES DERNIERS

Grand re par Hubert

est déjà loin ce temps où un étudiant, élève comitadji, appelé devant le préfet de police, disait à ses camarades : « Je ne saurai pas résister à la torture. Je suis faible, je suis lâche ; aussi trahirais-je vos secrets. Adieu, amis. » Ayant dit, d'une balle il se décerna.

Ainsi parla Alexieff. Le lendemain, j'allais, musant, à la recherche des derniers comitadjis.

De tous côtés, on me conseillait :

« Il paraît que j'avais, noir sur blanc, dénoncé un colonel connu, d'autres officiers aussi. Certains me reprochent encore aujourd'hui d'avoir accompli ce geste misérable. A-t-on jamais songé à reprocher à un fou ce qu'il fait ? »

« On me laissa souffrir la mâlemort des heures, qui parurent des siècles. »

« Mes blessures me faisaient cruellement souffrir. »

« Mes gardes de corps, intraitables, ne calmaient même pas ma soif. Impitoyables, ils exécutaient les ordres de l'O. R. I. M. »

« Enfin, un matin, on vint me chercher. Je pensais alors que mes pairs allaient me juger. J'étais sûr de comparaître devant un tribunal militaire où j'aurais tôt fait de prouver mon innocence. »

« Mais l'O. R. I. M. était follement puissante et, d'ailleurs, de nombreux officiers en faisaient partie. On me jeta dans un cul de



III. — PAR LA TORTURE (1)

PENDANT cette bagarre, qui dura beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les spectateurs avaient assisté, presque impassibles, à ces échanges de hon-

rons. Les revolvers n'avaient pas aboyé ; pas de ricochet meurtrier à craindre, donc, pas d'intervention nécessaire. Des hommes s'étaient expliqués, plusieurs contre un, certes, mais sans grand dégât.

On soignait, à l'alcool, les ecchymoses. Personne ne fit le geste de poursuivre le vainqueur. Nos compagnes, peut-être, ont serré nerveusement nos mains, leurs visages étaient un peu exsangues ; mais, en courageuses jeunes filles, elles n'ont pas crié...

Kiril mordille nerveusement sa lèvre inférieure.

Il a murmuré :

Je tuerai ce traître.

Mais, qui est-ce donc, cet homme, ai-je demandé à Maria-Louisa.

L'ex-lieutenant Alexieff, chassé de l'armée.

— Pourquoi ?

— Il a vendu ses frères.

J'ai laissé là les jeunes femmes et suis sorti avec mon ami. Je veux voir de près ce garçon dont l'attitude générale semble faite de paradoxes. Sous cette écorce apparemment molle, placide, désabusée, il m'a semblé voir un cœur bien accroché, mais qui a durement souffert.

La nuit nous absorbe à nouveau et le froid avec. Des aiguilles s'enfoncent sous la peau. Savez-vous ce que c'est que d'avoir froid dans les poumons ? Avoir froid en soi, dans soi ; le sang qui s'arrête ; le cœur qu'une main invisible poigne ; la bête, qui vit dans les poignets et dans les tempes, prête à mourir.

Je sens cela, par cette nuit d'Orient. Et, cependant, nous allons, parce que la machine humaine est merveilleusement construite, parce que mon esprit, moteur puisant à ce moment, tire la vieille carcasse qui renâcle et suit malgré elle. Nous entendons, loin de nous, le martèlement d'un pas calme. Ce ne peut être que celui de notre boxeur. Vous savez, Sofia, quatre heures du matin, l'hiver, c'est un peu comme un village des Alpes où tout sommeille encore. Les rues sont vides de passants. En effet, c'est bien la silhouette de notre homme. Notre approche se fait sans surprise. Je le félicite sur son exploit et, avant que mon cicérone traduise, il me répond en un français un peu rude :

Ce n'est rien ! Ce n'est pas la dernière fois que je serai obligé de me défendre.

Je lui demande son histoire. Il a un geste las...

— Elle dure depuis cinq ans. J'ai encore envoyé récemment au roi une supplique. Je vis ici presque comme un paria. Ma femme et mes enfants en mourront. S'il y a encore une justice, elle se doit de me réhabiliter. Je suis innocent, Dieu m'est témoin, de l'atroce trahison dont on m'accuse. Mais le récit que j'ai à vous faire est un peu long et, par ce froid, la rue n'est guère indiquée comme lieu de confidence...

Peu de temps après, nous étions installés dans son bureau, modestement meublé. Aux murs, sur la table de travail, des photos de jeunesse, lorsqu'il était officier, en manœuvres, entouré de camarades, au milieu d'une popote joyeuse et certainement bruyante...

Et voici ce qu'il nous conta :

— Ceci se passait le 20 août 1930. J'étais de semaine au quartier. Je venais de rédiger mon rapport sur les faits de la journée, lorsqu'on m'appela au téléphone. C'était une communication de l'Etat-Major qui me priait de passer en ses bureaux : « Affaire urgente, me dit-on, toute affaire cessante ». J'y fus.

— Vous allez vous rendre à Kustendil et remettre en main propre, au chef de place, le pli ci-joint.

« Une voiture était mise à ma disposition. J'y trouvai installé, déjà, mon colonel allant,

me dit-il, dans la même direction que moi. L'auto démarrait lorsqu'un civil, qui passait à proximité de la voiture, salua l'officier supérieur comme une vieille connaissance.

« Venez avec nous, lui dit celui-ci. »

« L'autre accepta, sans se faire prier le moins du monde. Peu avant Kustendil, l'auto s'arrêta soudain. « Une panne », pensai-je. Le crépuscule était tombé depuis longtemps. Je me souviens comme si c'était hier de cette nuit atroce, digne de l'Enfer de Dante. L'endroit était désert. Un petit pont de bois, jeté sur un ruisseau à sec maintenant, mais où, le printemps venu, devaient déferler les eaux bruyantes, apparaissait dans ce coin comme le seul ouvrage des hommes. Les arbres avaient l'air de fantômes. J'eus, à ce moment, la prescience des événements tragiques qui allaient se dérouler. La panne avait l'air sérieuse. Le chauffeur s'affairait, tête plongée dans le capot du moteur, maigrement éclairé par une minuscule ampoule.

« Il faudra passer la nuit ici, dit le colonel. »

« La nuit ici ? répondis-je. Mais où ? Et le pli qu'il faut que j'apporte sans tarder au commandant de place ? »

« Je vous couvre, lieutenant, de ce retard dont vous n'êtes en rien responsable. Il y a là, tout près, un abri où nous pourrions attendre. »

« En effet, je distinguais confusément, à quelque distance du pont, une vieille bâtisse, qui me parut inhabitée. »

« C'était un vieux moulin, en ruines. Nous franchîmes une manière de pont-levis et, comme je m'apprêtais à m'effacer pour laisser passer le colonel, je fus brusquement happé par deux poignes solides et jeté dans la grande salle où devaient s'empiler jadis les sacs de farine. »

« Je crus à un guet-apens et me préparais à riposter vivement lorsque quatre hommes, surgis d'on ne sait où, se précipitèrent sur moi et m'immobilisèrent. A ma grande stupéfaction, le colonel et son ami, le civil, au lieu de me porter secours, assistaient, impassibles, à cette scène dramatique. »

« Qu'est-ce à dire ? hurlai-je. Vous laissez maltraiter un officier ? »

« Vous êtes inculpé d'espionnage, dit le colonel. Un homme, arrêté récemment, a apporté les preuves formelles de votre félonie. Inutile de nier. Avouez. »

« La foudre, tombant à mes pieds, eût eu moins d'effet sur mon cerveau que ces paroles. Je compris que les comitadjis, de complicité avec certains officiers qui avaient partie liée avec l'O. R. I. M., voulaient me compromettre et, en me torturant, tirer de moi des aveux. J'avais l'âme pure comme une eau de glacier. Mais j'avais peut-être eu le tort de dire tout haut, jadis, ce que je pensais de l'organisation révolutionnaire intérieure macédonienne. J'allais payer, et avec quelle dureté, capital et intérêts de ma franchise. »

« Avouez que vous êtes un espion, reconnaissance, inlassable, le colonel. »

« Je suis un officier fidèle de l'armée bulgare, et c'est tout. »

« Au bout d'un instant, voyant que je ne céda pas, quatre comitadjis, malgré ma résistance et mes cris de rage, me ligotèrent pieds et poings et le civil entra en scène. »

« Dénonce tes complices, dit-il brutalement. »

« Ce tutoiement ne me plut pas. Je le dis à l'irrégulier vertement. C'était, je l'ai su depuis, un comitadji notoire. D'un coup de poing, il me fracassa la maxillaire inférieure. »

« Allons, avoue ! On t'a vu remettre des plis à un agent de l'étranger. Toutes tes dénégations ne servent à rien. »

« C'est faux. Vous mentez. Je n'ai rien donné à personne. Je le jure. »

« Fils de chien, je saurai bien te faire parler, hurla mon bourreau. »

« Chacun s'acharna sur moi. Je n'étais plus qu'une loque sanglante lorsqu'on me présenta, le lendemain, un papier sur lequel on me demandait d'écrire, sous la dictée, la plus invraisemblable dénonciation qui fut. On m'aurait fait affirmer et signer que j'étais mon propre père, que je l'eus écrit et paraphé. »

Suspecté, boycotté par les tueurs à gages, Alexieff gardait la nostalgie du temps où, officier de cavalerie, il paradait en tête des troupes.



basse-fosse de la prison centrale, où je vécus, là encore, des heures terribles. J'avais demandé d'avertir ma femme ; je voulais désigner un avocat. Rien ne me fut accordé. J'étais pire qu'un prisonnier de droit commun. Sans aide, sans secours, sans pitié de personne, des miens même, parce qu'ils ignoraient tout de mon sort.

« Puis, un jour, je fus relaxé. J'appris alors que le colonel dont les comitadjis voulaient la perte, le colonel Marinopolski, un de leurs ennemis, comme moi, s'était suicidé dans sa cellule... »

« Suicidé ? C'est bien facile pour expliquer la mort de quelqu'un, même lorsque ce quelqu'un est trouvé pendu aux barreaux de sa prison. Je vais souvent sur sa tombe... Lui est heureux, maintenant. Il ne souffre plus. Moi, je suis en butte encore à la rancœur de ces comitadjis devenus bandits de grands chemins. Si, à l'origine, un idéal armait leurs bras, c'est l'argent, le profit, la jouissance qui les fait agir, maintenant. »

« Mais, alors, celui de tout à l'heure, que vous avez si proprement corrigé, d'où vient-il ? Que veut-il ? Que vous reproche-t-il, lui aussi ? »

« Il est probablement payé pour m'exaspérer. Il y a réussi ce soir. Je m'attends toujours (je suis toujours prêt) à recevoir la brutale incursion, dans mon corps, d'une balle de parabellum. On entretient, chez les comitadjis qui restent, la dégende de ma trahison. Cela est bien pour leur donner cette virginité de pureté patriotique dont ils se parent. En réalité, ils sont en somme et leur activité ne dépasse guère la petite algarrade de cette nuit. »

« Ils se donnent encore des manières de redresseurs de tort. »

« A mon avis, leur règne est bien prêt de sa fin. La vie m'a appris l'indulgence, mais pas pour eux, et je ne penserais plus à mes souffrances passées si l'on faisait droit à ma juste demande : ma réintégration dans l'armée. »

« En réalité, Sofia ne m'a pas paru enfermer dans son enceinte de gros bourg, tant de partisans de Vantché Mikhaïloff ? »

« Vous en trouverez quelques-uns encore à l'intérieur de la Macédoine. Ils y chauffent leurs rhumatismes au soleil et cachent leur couardise dans quelques petits villages. Si vous voulez avoir une ultime vision de ce que fut l'O. R. I. M., dépêchez-vous. Il

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 409.

COMITADJIS

Reportage BOUCHET

— Allez vers Kustendil. Visitez également Gorna-Djoumaïa, Sveti-Vratche, toute cette région, îlot franc où ceux de l'O. R. I. M. font encore parler d'eux. C'est le rendez-vous des têtes brûlées qui ont un mauvais coup à proposer.

Il s'est passé ici ce qui s'est passé en Corse : les bandits d'honneur sont devenus des bandits d'argent. J'arrive la nuit dans un petit village. On y parle du dernier crime commis hier matin tout près de la ferme

Antof. On a trouvé, en effet, à quelque distance des bâtiments, le corps du propriétaire troué comme une écumoire. Le médecin n'a pas relevé moins de trente balles, groupées dans la poitrine et dans le ventre. La victime avait été dévalisée.

En effet, dans son portefeuille, on ne trouva que des papiers sans importance et sa femme affirmait qu'il était parti le matin même avec quelques milliers de levass. Pour donner le change, sur son veston on avait épinglé une petite fiche sur quoi une main malhabile avait écrit : PUNI.

L'enquête se poursuivait et les policiers donnaient les détails suivants : Antof, le mort, était propriétaire d'un petit domaine dont la principale culture est le tabac. Il avait reçu récemment une lettre lui donnant l'ordre de remettre cent kilos de pétun à deux personnes qui lui seraient désignées sous peu.

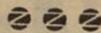


Je dois honnêtement avouer que l'enquête menée par les gendarmes et des inspecteurs me sembla tout à fait correcte. Je n'eus pas l'impression qu'il y avait collusion entre les policiers et les exécuteurs des hautes œuvres de l'organisation révolutionnaire intérieure macédonienne, comme on me l'avait affirmé. Ce que je sais bien, c'est qu'à l'heure présente, les assassins, ainsi qu'on me l'écrivait récemment, n'ont pas encore été arrêtés.



Curieuse ! Cette Macédoine bulgare, pays de la Liberté ou de la Mort. Spécialistes du terrorisme, professeurs ès-attentat, les anciens avaient du panache, portaient haut le flambeau d'un idéal ; les jeunes vibrent de fougue... intéressée. Voilà ce que l'on m'a expliqué avant mon départ de France. En réalité, il me semble voir une population laborieuse, attachée à la terre, chez laquelle il ne se passe rien de plus que chez n'importe quel peuple.

Et pourtant, il n'est guère de cabaret, de maison de voïvode, souvent de mairie qui n'affiche, sur ses murs, le portrait du grand, du pur, du célèbre haïdouc : Todor Alexandroff. On respire une atmosphère de poudre. Certes, la majorité des gens apparaissent inoffensifs, mais n'ont-ils pas, cachée au fond du cœur, une secrète admiration pour les hommes des tchekas de jadis ?...



Dans l'ancienne Uskub des Turcs, Skoplié, capitale de la Macédoine serbe, il est une petite maison où l'on conserve pieusement le souvenir d'une héroïne de l'O. R. I. M., Mara Bounéva. Elle était institutrice quelque part, à Sofia, je crois. Elle y menait une vie douce, exemple de soucis sérieux, entre un mari qu'elle aimait bien et de jeunes élèves qui l'adoraient à leur tour.

En ce temps-là, des étudiants macédoniens, élèves du lycée de Skoplié, s'avisèrent un jour que les libéralités yougoslaves étaient insultantes et décidèrent de les refuser. Non contents de désertir la « boîte », ils conspirèrent. L'O. R. I. M. les aida en cela. Un certain nombre d'entre eux s'affilièrent donc à l'organisation révolutionnaire, diffusèrent généreusement tous les ouvrages subversifs qu'on leur remit, créèrent des manières de « cellules », firent une propagande telle que, d'imprudence en imprudence, ils finirent par attirer l'attention des autorités. Arrestations, procès, condamnations sévères.

L'avocat général chargé de démêler les dessous de cette conspiration s'appela Prélitch. Il conduisit avec vigueur les débats, impartialement, certes, mais sans faiblesse. Cela ne fut pas du goût de tout le monde et principalement de l'O. R. I. M. Le verdict fut trouvé beaucoup trop sévère et de là à accuser Prélitch d'avoir fait œuvre de partisan, il n'y avait qu'un pas qu'on fit rapidement.

Mara Bounéva sentit, à la lecture du verdict dans les journaux, se réveiller en elle sa vieille passion macédonienne. Elle allait répondre comme il convenait à ce déni de justice.

Elle demanda un congé, quitta mari et enfants, et vint s'installer à Skoplié, dans cette petite maison que j'ai visitée. Il fallait vivre en attendant le grand jour. Elle se fit modiste pour déjouer tous les soupçons.

Bientôt, les élégantes de la ville ne voulurent plus être chapeautées que par les doigts experts de Mara.

Une après-midi, derrière sa devanture, la modiste aperçoit la haute silhouette de l'avocat général Prélitch. Elle met un petit béret sur sa brune chevelure et un parabellum dans son corsage...

L'avocat se dirige vers le pont qui enjambe, cent mètres plus loin, le Vardar. Il y arrive. La modiste, maintenant, le dépasse. Il la salue poliment, car qui ne connaît la jolie Mara Bounéva ! Elle lui répond gentiment, fait quelques pas, revient vers lui et

lui loge à bout portant trois balles qui font mouche.

La quatrième fut pour sa jolie tête. Elle figure au livre d'or des comitadjis.



Chaque hameau à ses héros : il n'est de bourg qui ne puisse élever à un de ses enfants une statue : mort pour la bonne cause — du moins, c'est eux, les vieux, qui le disent. Penché comme un nid d'aigle, de vieilles maisons lépreuses bordant ses ruelles mal pavées, tel m'apparaît ce village où se rendent, loin des policiers ou des douaniers, les comitadjis en rupture de ban qui ajoutent à leurs fonctions peu rémunératrices celles de contrebandiers, qui ne le sont guère plus, d'ailleurs.

Ils ne se hasardent guère à quitter ces parages sauf pour quelques expéditions sûres et dénuées de tout danger.

Je ne crois pas que la peur habite leur âme : ils ont tous sur la conscience quelques crimes suffisants pour les faire pendre dix fois haut et court : mais l'occasion manque et puis, la vie, même médiocre, a du bon.

Ce brave homme qui casse du bois devant sa porte fut un lanceur de bombes émérite. A Zagreb, il trucidait quelques quarterons de gens sortant d'une église. Il n'a pourtant pas l'air bien terrible et on ne conçoit pas aisément que de sa bouche édentée que cache une moustache dure puisse sortir ces mots terribles : *Du temps que je tuais des hommes...*

Voici un ancien avocat de Sofia. Il a pris ses invalides ici, et pour cause. Il est indésirable ailleurs. Qu'a-t-il sur son âme celui-là ? Ah ! mes amis, en plein Sofia, devant le casino, il arrosa la rue d'un feu de mousqueterie tel qu'il tua trois personnes, en blessa sept, recommença quelques jours plus tard et prit ensuite le maquis. Il a une passion, cet homme ! La confection des bombes. Il aurait dû être chimiste. Il approvisionna longtemps, de son nid d'aigle, les pauvres bougres qui, par les soirs sans lune, allaient jeter leurs engins de mort en Yougoslavie.

Mais les soldats serbes firent bonne garde et beaucoup de lanceurs de grenades laissèrent leurs corps pantelants sécher sur les barbelés qui séparent encore, en certains endroits, la frontière bulgare-yougoslave. Alors n'avant plus le débit de sa marchandise de mort, notre artificier se repose.

Ce professeur, ce médecin, ce comptable ont, dans leur maturité, tenu la montagne. Ils ont eu un jour le spleen de l'aventure, pour la Patrie toujours, disent-ils. Maintenant, sans argent, sans retraite, ils vivent dans une promiscuité qui nous étonne, nous, occidentaux. Et ce vieux pope, crasseux, pelliculaire, ne fut-il pas bandit de Dieu tout récemment encore ?

Il se dégage toujours un fumet particulier des vieux brigands : c'est un peu l'atmosphère d'autrefois, du temps de la grande conspiration. Il y a des bombes dans ces maisons. Et, sans grand effort, on voit les hommes, ayant passé la frontière, venir chercher ici, dans ces ruelles complices, l'aide en matériel humain et en armes.

Pourtant, on sent que le pays n'est plus ce qu'il était. La grande période est passée. Dans ces décors que la Serbie a faits siens, le vieil esprit haïdouc a perdu de sa virulence. Il n'a plus sa superbe de jadis. Il a contre lui l'époque même, la rude poigne des vainqueurs et le temps qui corrode tout.

La jeunesse, aujourd'hui, aime la réalité et ne court plus beaucoup après l'idéal. Et le but des pères demeurera-t-il, pour l'éternité, le but des fils ?

Je ne le crois pas. Les comitadjis ? Encore une race qui meurt, et c'est tant mieux pour la paix du monde.

Hubert BOUCHET.

— FIN —



Cette façon de faire était monnaie courante il y a quatre ou cinq ans. Depuis, les moutons refusant de se laisser plus longtemps tondre et s'étant mués en loups, les comitadjis agissaient avec beaucoup plus de prudence et de circonspection.

N'importe, Antof avait en main la fameuse lettre de l'O. R. I. M. avec, en fait de signature, au bas du poulet, le sceau fatidique : *Liberté ou mort*. C'était un gars costaud, courageux, dur au travail, qui connaissait bien les méthodes de l'O. R. I. M., mais pensait qu'elles avaient fait leur temps. Sa femme, au courant de l'incident, lui dit d'accepter. Le fermier refusa et parla de la chose à plusieurs de ses amis. Il eut tort.

Le matin du drame, il s'en fut au marché de Sveti-Vratche. Les paysans bulgares sont rares qui ont une automobile. Il attela sa jument grise à la carriole, chargea quelques sacs de fèves et de pommes de terre, du beurre, en un mot les produits de son domaine, et fouetta cocotte, en route pour la foire mensuelle. On put le voir, discutant amicalement avec des amis rencontrés dans les rues de la petite ville.

L'après-midi, vers 15 heures, il reprit le chemin de son logis. Des paysans, que la police interrogea, se souvinrent avoir rencontré la victime à environ cinq kilomètres de chez lui. La trotteuse allait bon train et l'homme, chaudement enveloppé dans sa huppelande, dodelinait de la tête sur son siège, paraissant tout à fait normal.

A 17 heures, l'attelage faisait son entrée à la ferme, mais sans conducteur. En effet, la jument, qui connaissait bien la route, avait ramené le véhicule sagement, comme si son maître eût tenu les rênes et l'eût, de la sorte, dirigée vers l'écurie.

Le domestique prévint sa maîtresse. — Le patron a dû avoir une syncope et est tombé de la voiture.

Telle fut la première pensée de la brave femme.

On alerta les voisins et, sur l'itinéraire habituellement suivi, les recherches commencèrent. Près d'un rû, à une branche d'arbre, se balançait le corps déjà froid du fermier Antof... Sur sa poitrine, la fatidique pancarte : PUNI. Et, sur son beau gilet brodé, on distinguait des traces poisseuses de sang. On l'avait littéralement mitraillé à bout portant et pendu ensuite.

L'assassinat était signé.

A PARTIR
DE JEUDI PROCHAIN

DETECTIVE

paraîtra sur 20 pages
au lieu de 16 pages
sans augmentation de prix

DE NOUVELLES DES PHOTOS
RUBRIQUES NOMBREUSES

TOUS LES
DRAMES

TOUS LES
MYSTÈRES

TEL
SERA
LE NOUVEAU
PROGRAMME
DU PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

DETECTIVE

QUI FERA VIVRE
POUR SES LECTEURS
L'AVENTURE
TRAGIQUE OU
JOYEUSE
DU MONDE
ENTIER

Jeudi prochain nous publierons
LES MÉDECINS DU BAGNE
par Marius LARIQUE

l'auteur de ces inoubliables enquêtes "Les hommes punis" et "Dans la brousse avec les évadés du bagne".

LISEZ

DETECTIVE

ALEX

NOTRE

Le bonheur d'être père

La fortune prestigieuse des « quintuplettes Dionne » a fait rêver bien des parents. A Miami, une certaine Mrs Johnson Miller ayant mis au monde trois garçons à la fois, trois pères se présentèrent pour réclamer cette abondante progéniture.

Il s'agissait du mari actuel de Mrs Johnson Miller, d'un premier époux qui contestait son divorce, et d'un amant qui prétendait avoir payé les frais d'accouchement.

Ce dernier alla jusqu'à tenter de kidnapper les trois bébés ; mais, ne pouvant les charger tous les trois dans ses bras, il dut abandonner son projet.

Le président de la Cour de Miami a été saisi de l'affaire. Mais cette « recherche de paternité » est tellement complexe que le juge local y a renoncé et l'a confiée à la Haute Cour de Floride.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

CONTRE LES AFFAMEURS !

NOUS avons indiqué la semaine dernière que parmi les délits formellement exclus, dans le dernier projet de loi, du bénéfice de l'amnistie, figuraient l'abandon de famille et le délit de fuite consécutif à un accident d'automobile. Nous avons hautement approuvé ces exclusions que commandent la morale et l'équité.

Mais il est une autre infraction que le gouvernement veut exclure de la loi de pardon ; celle prévue par les articles 419 et 420 du code pénal qui vise le délit de coalition.

Pour définir ce délit, nous dirons qu'il est constitué par les manœuvres faites en vue de fausser les cours des marchandises en modifiant la loi normale de l'offre et de la demande. Par les temps de crise que nous vivons, devant les difficultés de toutes sortes qui assaillent le monde, au milieu des remous, des réformes sociales importantes, alors que le pays a besoin de la bonne volonté de tous, il est particulièrement répugnant de constater que certains cherchent à s'enrichir, à réa-

UN VOL INGENU

DANS le box de la douzième Chambre correctionnelle, un grand garçon efflanqué, le visage cramoyé, sangloté. Ce n'est point parce qu'il pleure qu'il retient l'attention, car trop de larmes coulent devant la Justice qui n'en est plus émue ; mais les larmes de Pierre Rousseau semblent sincères, le remords qu'il exprime a un accent qui ne trompe pas. Pierre Rousseau, chef du personnel dans une fabrique de parfums, à Suresnes, a volé, pour l'amour d'une femme. Eternelle histoire qui n'est intéressante que par ses éléments de détail.

Veuf avec deux enfants — sa femme est morte en couches il y a deux ans —, Pierre Rousseau a connu le désarroi. C'était l'homme seul. Sa belle-famille recueillit l'une des petites orphelines, tandis que l'autre fut envoyée chez ses propres parents. Pierre Rousseau était seul. Un soir, sur le boulevard Barbès, il rencontra une fille qui faisait le trottoir. Une Algérienne, brune, ravissante : Zilda ; elle avait dix-sept ans. Elle avait franchi la Méditerranée pour se placer dans une maison de tolérance à Juan-les-Pins. Son amant, un Corse, Alexandre, l'en avait fait sortir pour l'amener à Paris et s'installer son souteneur en titre.

A cette première rencontre, non plus qu'à celle qui suivit deux jours plus tard, Rousseau et Zilda ne devinrent des amants. La petite Algérienne avait raconté sa triste histoire à Pierre Rousseau qui avait décidé d'arracher à la boue l'enfant pour laquelle il éprouvait un véritable et pur amour.

Il lui proposa de l'emmener chez lui, rue des Verjus, à Suresnes ; il avait une situation qui n'était pas très lucrative, mais qui lui donnait un certain standing, de la considération. A défaut de mensualités opulentes, il réhabiliterait Zilda, il en ferait une honnête femme ; plus tard, il pourrait reprendre ses en-

fants, et une sorte d'amour maternel achèverait le sauvetage moral. Ce plan confus fut exécuté à son début.

Dans la misérable chambre d'hôtel, boulevard Barbès, où elle avait l'habitude de faire ses passes, l'Algérienne rassembla ses pauvres hardes ; elle suivit Rousseau à Suresnes.

Deux jours plus tard, un visiteur inattendu se présentait à la porte ; c'était Alexandre, le Corse, le souteneur, qui trouvait que ce départ n'avait pas été « régulier ». De quel droit Pierre Rousseau lui avait-il enlevé la « marchandise » précieuse qui le faisait vivre ? Il posa ses conditions : « ...Vingt billets, ou je vous crève tous les deux... » La phrase avait au moins le mérite de la franchise.

Pour donner au marché une garantie supplémentaire, Alexandre s'était fait accompagner d'un de ses amis, « chômeur » ; on se demande dans quelle branche de travail il pouvait bien chômer.

Vingt billets, pour le comptable qui ne gagnait que neuf cents francs par mois, cela représentait deux années de travail ; et Alexandre exigeait un paiement comptant.

Il n'y avait pas deux méthodes : Pierre Rousseau eut peur, il vola dans la caisse. Les écritures furent maquillées pour empêcher la découverte de la fraude ; ce prélèvement ayant réussi sans attirer les soupçons, ce fut le premier mouvement d'un engrenage, et bientôt d'autres détournements suivirent. Zilda en profita, naturellement, et Alexandre, qui trouvait que la combinaison n'était pas mauvaise et que l'Algérienne, absente, lui rapportait plus qu'aux meilleurs soirs du boulevard Barbès, avait pris l'habitude du chemin de Suresnes, où il savait qu'il pouvait se présenter à un guichet toujours ouvert et encaisser dans les vingt-quatre heures le montant de ses exigences.



RE VOIX

SECRETS

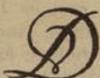
liser de scandaleux bénéficiaires en profitant du désarroi qui peut surgir.

Déjà, en d'autres circonstances de notre histoire, on avait connu les « affameurs ». Ce ne sont pas des peines bénignes d'emprisonnement qu'il faudrait appliquer à ces bandits, mais un impitoyable châtement, parce que, voisinant avec le chômage, la misère, les profits excessifs qu'ils réalisent n'en sont que plus choquants et risquent de provoquer des colères qui, à leur tour, se multipliant et se propageant, causeraient à l'ordre public un trouble profond et compromettraient la sécurité même du pays.

Ce sont bien des mesures de salut public qui imposent une particulière vigilance, et l'on comprend que le délit de coalition ait fait l'objet d'une mention à part.

La richesse fondée sur le malheur des temps est déjà immorale. Quand les malheurs sont aggravés par des actes d'accaparement, des méthodes concertées d'augmentation de prix, la richesse qui en est le résultat n'est plus seulement immorale : elle est criminelle.

C'est pourquoi il faut frapper ferme : la crainte du châtement sera la meilleure et la plus efficace des propagandes.



Le paradis des détenus

Aux Philippines, l'administration pénitentiaire dispose d'un budget si restreint qu'elle ne parvient plus à nourrir ses pensionnaires. Mais la difficulté a été résolue d'une façon fort simple : les détenus ont été autorisés à rentrer chez eux pour déjeuner et pour dîner. Certains ont même la permission de découcher, ce qui réduit considérablement les frais de literie et la consommation d'électricité.

Et c'est ainsi que l'Etat fait le bonheur des malfaiteurs tout en sauvagardant le trésor public.



Optimisme

Le bureau de la « Sécurité Nationale » de Chicago vient de publier le bilan des accidents d'auto enregistrés en Amérique au cours des premiers six mois de l'année 1936.

Ces accidents ont causé... quinze mille morts, c'est-à-dire que l'on compte cinq cents tués de moins que l'année passée !

La « Sécurité Nationale » a proclamé que ces résultats étaient « fort encourageants » et décréta un « plan quinquennal » pour supprimer les accidents d'auto en Amérique.

D'ici cinq ans...



A ce train, cinquante mille francs se volatiliseront. Un soir, Rousseau reçut un pneumatique d'Alexandre qui, jusque-là, plus prudemment, se contentait de formuler ses demandes oralement ; mais la prudence n'a qu'un temps, et d'ailleurs Rousseau était un généreux banquier, et d'une complaisance sans limite.

Alexandre écrivit donc : « J'ai mal aux dents (sic). Il me faut deux mille francs pour aller chez le dentiste. » Le souteneur, pour sa part, avait déjà encaissé plus de la moitié de l'argent volé ; cette fois, c'était trop. Pierre Rousseau comprit qu'il n'en sortirait plus, que l'effort de relèvement de Zilda, qu'il avait tenté si patiemment depuis quatre mois, serait amoindri, contrecarré par la présence incessante du souteneur qui rôdait aux portes de la maison ; il comprit aussi qu'il s'enfonçait lui-même davantage chaque jour, et il se résolut à tout avouer.

Il écrivit deux lettres, l'une au commissaire de police, l'autre à son patron : «...J'ai honte, expliquait-il à ce dernier, de paraître devant vous, et pourtant une chose m'obsède. Je ne puis plus tenir et je viens vous l'avouer franchement. Vous me ferez sans doute arrêter ; je ne puis pas. Je serai chez moi demain matin en attendant votre décision. Ce que j'implore de vous, c'est de ne pas faire trop de bruit autour de cette affaire, pour mes deux enfants, et surtout pour mon père, officier supérieur de gendarmerie. Je vous ai volé d'au moins quarante mille francs. Tous les chiffres de droite, sur le livre de paie, sont majorés, et les autres arrangés de manière à ce qu'au pre-

mier examen cela passe inaperçu. Seul, le chiffre des assurances sociales est exact. Ceci pour payer une dette... Je suis en meublé, je ne puis plus rembourser de suite. Je ne peux non plus garder cela sur ma conscience. Je remets mon sort entre vos mains et vous demande pardon... »

Le lendemain matin, Rousseau était arrêté. Tel est l'homme que le tribunal va juger.

Au fond de la salle, est assise la petite Zilda, qui a mis, pour suivre l'audience, une robe de satin noir que ferme une collerette d'organdi ; elle a mis ses plus beaux atours. Lorsque, dans une plaidoirie pathétique, M^e Maurice Jovart défend l'homme seul, l'homme qui a souffert, l'homme qui a voulu la racheter, elle, Zilda, elle pleure. Mais pour la Société victime des détournements qui s'est constituée partie civile, M^e David Lambert prononce un réquisitoire sévère ; il sort une lettre inattendue ; c'est le père, commandant de gendarmerie en retraite, qui a écrit à la Société pour accabler son fils : « Je connais son forfait, il est inexcusable, ce sont des choses qu'on ne pardonne pas. »

Comme on comprend mieux les lettres de la mère écrites à l'avocat de son fils, lettres touchantes que M^e Maurice Jovart oppose en réplique à celle du père cornélien !

Le tribunal n'en condamne pas moins le trop candide, le malheureux Pierre Rousseau, à huit mois de prison.

Jean MORIÈRES.

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17	FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS	ETRANGER (TARIF A).....	65. »	35. »
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37	ETRANGER (TARIF B).....	85. »	45. »
		100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « DéTECTIVE »

LE TRAIN DE LA FORTUNE

par le Fakir BIRMAN



Cette fois encore, la fortune a favorisé plusieurs de mes clients de province, parmi lesquels M. et Mme Martin, cours Belsunce, à Marseille, qui gagnent 500.000 francs. Ils sont venus à Paris me remercier et... encaisser leur lot. J'ai été heureux de les accompagner au Train de la Fortune ! Le Train de la Fortune, c'est aussi celui des rêves. Ces rêves qu'on ne pensait jamais atteindre et qu'on réalise tous ensemble parce qu'un beau soir la chance vous a visités. Pourquoi ne prendriez-vous pas, vous aussi, le Train de la Fortune ? Il a son heure de départ inscrite au cadran de votre vie, mais il ne faut être ni en avance ni en retard, il faut être à l'heure juste. Vous l'avez toujours manqué parce que vous ignorez l'heure exacte de son départ. Demandez à l'astrologue de vous l'indiquer en profitant de l'offre qui vous tombe en ce moment sous les yeux. Le Train de la Fortune ! Je vous invite aujourd'hui à y monter comme je l'ai fait pour de nombreux gagnants dont vous pouvez être demain !

Le Fakir BIRMAN sera très heureux d'adresser aux lecteurs de ce journal qui lui en feront la demande un horoscope d'essai. Pour cela, envoyez nom, prénoms, date de naissance, adresse et 3 francs en timbres-poste pour frais à Fakir BIRMAN (service 786), ou consultez-le de 14 à 19 h., 14, rue de Berne, Paris-8^e.

DANS L'ENNUI VENEZ A LUI

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane —

Plus de 1 million de clients.

Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

BLENNORAGIE

Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute. Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. O. Sourcin 2, rue Richer, Paris (9^e)

GONEPHAL NOTICE Fco

250 fr. le mille adrs. à copier main et gr. gains à corr. Rens. gratis. Ecrire Ets SPIREX B. P. 462, r. d. Louvre, Paris (1^{er}).

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17^e

Contre les Cheveux Gris

le meilleur remède est fait chez soi
Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'Eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Composé LEXOL et remplissez avec de l'eau. Vous pouvez acheter ces produits dans tous rayons de parfumerie ou chez votre pharmacien qui vous fera le mélange à un prix minime si vous ne voulez pas le faire vous-même. Appliquez la lotion sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. LEXOL fonce les cheveux striés, décolorés ou gris et les rend souples et brillants, vous rajeunissant ainsi de plusieurs années. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras, ni poisseux et ne déteint pas.

la Timidité

est vaincue en 8 jours
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 franc en timbres. Ecrire au Docteur V. D. Fondation RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris

DÉTATOUÉZ-VOUS VOUS MÊME

RAPIDEMENT SANS DOULEUR avec le DÉTALOUEUR VARVIL. Méthode scientifique ne laissant aucune cicatrice. Envoi discret contre remboursement : 100 fr. Résultat garanti Renseignements gratuits : Docteur GAUCHON, Pharmacien, 201, Faubg. Saint-Denis, PARIS-X^e

MISS ANA voy. réputée Cristal Tarots Secr. Ram. Affect. leçons horosc. 20 fr. 42, r. Acacias - Gal. 54-10

LE BAIN INTESTINAL

Tous les avis médicaux concordent : une cure de bains intestinaux (Entero-Cure), c'est la désintoxication complète de l'organisme et la guérison de la constipation.

Cette cure et ses effets ont fait l'objet d'un livret très détaillé et très illustré (brochure M. intitulée l'Hygiène de l'intestin) que le Centre d'Entero-Cure, 9, faubourg Saint-Honoré (Anj. 54-50), envoie à tout intéressé (joindre simplement 1 franc en timbres pour couvrir les frais d'envoi).

ÉCOLE INTERNATIONALE

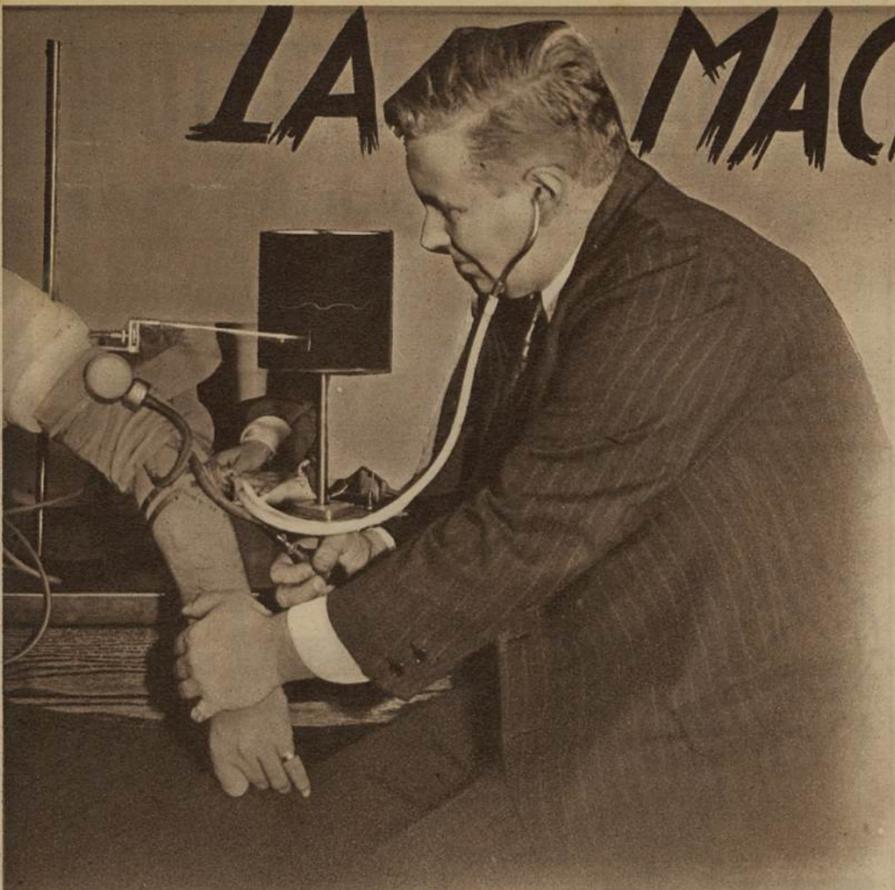
DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande

34, rue La-Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

LA MACHINE AUX AVEUX



DE tout temps, ce fut le rêve de l'humanité de découvrir un moyen sûr, efficace et direct pour procurer à la justice un témoignage probant, pour obliger le meurtrier à avouer son crime, et pour déchiffrer le mystère des affaires qui échappent à la procédure ordinaire de l'instruction.

Depuis les tortures du Moyen Age, depuis le « doigt de Dieu » et « l'épreuve par le feu et par l'eau », chers à nos ancêtres, jusqu'aux procédés du *grilling* moderne, on peut dire que tous les moyens ont été tentés tour à tour, puis rejetés, moins peut-être hélas ! pour des considérations d'humanité qu'à cause de leur évidente inefficacité.

Le criminel qui avoue dans les affaires du « 3^e degré » se rétracte aussitôt qu'il a échappé à ses tortionnaires. Le nègre le plus humble d'Amérique connaît aujourd'hui la procédure qui lui permet de porter plainte contre des *G-Men* par trop zélés. Et tout est à recommencer !...

Mais il n'y a pas que la torture, heureusement !...

En France, on a eu recours, ces derniers

En France, on répugne à soumettre Egender à la « machine aux aveux », ou à lui injecter le « sérum de la vérité ».

temps, à l'aide des sourciers qui, ainsi que l'on s'en souvient, furent mobilisés lors des tragiques recherches de la petite Marescot. Ils se sont une fois de plus offerts pour retrouver les infortunées victimes du vampire de Mulhouse. L'instruction est-elle facilitée par cette collaboration des forces mystérieuses de la nature ? C'est une question passionnante qui est loin encore d'être résolue.

Reste le surnaturel. Lui aussi a joué son rôle dans plus d'une affaire criminelle : cartomanciennes, voyantes extra-lucides ne furent-elles pas consultées lors de l'affaire Prince ? En Amérique, lors du procès Hauptmann, le bruit avait couru qu'une voyante célèbre avait contribué à l'arrestation de l'assassin du petit Lindbergh. Cette femme extraordinaire, qui désirait garder le plus strict anonymat, aurait reçu les plus hauts fonctionnaires de la police internationale. Et, peu après ces mystérieuses consultations, Hauptmann avait été arrêté...

Pour en revenir au domaine concret, on a récemment tenté de se servir, en Angleterre, des procédés cinématographiques. Des policiers, devenus « camera-men », filmèrent des accidents de la route, les exploits des pickpockets, voire des cambriolages.

Mais une polémique fut aussitôt déclenchée par les juristes britanniques, qui déclarèrent qu'un film n'est pas une pièce à conviction, qu'il se prête facilement au truquage, que l'image enregistrée est souvent déformée, etc. Le film-témoin fut rejeté, en attendant de nouveaux progrès de la science.

C'est en Amérique que les criminologues tentèrent, pour la première fois, d'arracher la vérité aux malfaiteurs, au moyen d'appareils spéciaux qui, sans infliger au patient aucune torture physique ni morale, enregistrent ses réactions nerveuses, cardiaques et vasculaires, au cours de l'interrogatoire.

On construisit de nombreux modèles de ces « machines aux aveux », de ces « *lie-detector* » (ou machines à découvrir le mensonge), comme on les appelle là-bas, dont la plus célèbre fut celle du professeur Keeler, de New-York. Le « *lie-detector* » de Keeler, qui est formé d'un cadran enregistreur d'une extrême sensibilité, donna des résultats si probants qu'il fut adopté par la police de Chicago. Alors que l'on en était encore aux premiers essais, l'énergique Mme Hauptmann, qui s'efforçait coûte que coûte de sauver son mari de la chaise électrique, s'offrit à subir l'épreuve du « *lie detector* ». L'expérience ne donna aucun résultat satisfaisant, et Hauptmann fut invité à la subir à son tour. Froid, impassible, souriant, il se laissa faire docilement. On lui attacha au bras gauche l'étrange appareil. Mais l'aiguille du cadran ne bougea pas d'un millimètre. Hauptmann, soumis au plus sévère interrogatoire, ne semblait avoir aucune réaction, ni nerveuse, ni musculaire...

L'inventeur du « *lie-detector* » en fut déçu, au point de chercher un nouveau procédé.

Il inventa un sérum qui, introduit dans l'organisme d'un criminel, l'obligerait à dire « la vérité, rien que la vérité ». Mais Hauptmann, à qui la drogue fut dûment administrée, demeura muet comme une carpe.

Cependant, l'idée du « sérum de la vérité » a été reprise ailleurs.

Au mois de décembre dernier, le savant Henry T. F. Rhodes affirmait, au Congrès de la Chimie tenu à Liverpool, qu'un sérum, portant le nom de *scopolamine*, affectait les cen-

tres nerveux de façon à obliger le patient à dire tout ce qui lui passait par la tête et à avouer ses plus sombres secrets. M. Rhodes souligna tout spécialement le danger que présentait l'usage de cette drogue, « si elle tombait entre les mains de personnes peu scrupuleuses ».



Aujourd'hui, c'est en France que la question du « sérum de la vérité » a été soulevée. Il s'agit d'une substance appelée *evipan sodium*, qui est une sorte de très léger anesthésiant employé dans la petite chirurgie. Le docteur Ellie Stungo, de l'hôpital Sainte-Anne, de Londres, s'est appliqué, depuis quelques années, à étudier les propriétés très particulières de cette substance. En effet, l'*evipan* n'exerce pas seulement une action anesthésiante. Il produit une influence très curieuse sur les centres nerveux qui régissent la parole et la mémoire. A la suite d'une injection intra-veineuse d'*evipan*, le patient semble ressentir une étrange exaltation. Il se met à parler avec une sorte d'excitation fiévreuse; les souvenirs montent en foule du tréfonds de sa conscience; il éprouve le besoin irrésistible de découvrir les secrets qu'il gardait jalousement.

Le docteur Stungo vient d'offrir son « sérum de la vérité » aux autorités françaises qu'il exhorte à s'en servir pour faire avouer Robert Egender, l'assassin présumé de Mme Arbel.

Si cette proposition a provoqué une certaine curiosité mêlée de scepticisme à Paris, elle a éveillé une véritable émotion outre-Manche. De vives discussions, des polémiques entre chimistes, juristes et criminologues tiennent le grand public en haleine. Deux reporters du *Daily Mail*, F.-G. Prince White et Michael Killanin, ont contrôlé, en présence de deux médecins, les effets de la drogue mystérieuse. Tandis que Prince White s'est contenté du rôle d'observateur, Michael Killanin a vaillamment subi les effets du « sérum de la vérité ».

« Aussitôt que la drogue fut injectée, relate Prince White, le visage du jeune homme perdit son animation coutumière, et prit un air endormi... »

« — Comment vous sentez-vous ? lui demandai-je.

« — On dirait que j'ai pris un verre de trop, répondit Killanin.

« Quelques minutes plus tard, il adopta la position d'un homme qui s'apprête à faire un petit somme. L'un des docteurs demanda :

« — Travaillez-vous pour gagner votre vie ?

« — Oui, parfois, lorsque cela me plaît... », fit le jeune homme d'un air narquois.

« Il avoua ensuite qu'il était ambitieux, voire vaniteux, qu'il était certain de devenir un grand écrivain, qu'il était très influencé par un de ses parents, et qu'il se plaisait énormément dans la compagnie de l'autre sexe... »

« Il avoua ensuite une étrange phobie pour tout ce qui a des ailes, depuis le papillon jusqu'à l'avion, en passant par les oiseaux; une phobie dont il n'avait jamais parlé à personne. Il aurait, disait-il, voulu tuer tous les oiseaux, parce qu'ils lui inspiraient une terreur malade, dès qu'ils s'envolaient... »

« Lorsque le jeune homme revint à lui, il jeta autour de lui un regard fort surpris, ne se rendant pas compte où il était, et pourquoi il se trouvait là... Il ne gardait aucun souvenir de l'injection qu'on lui avait faite et des propos qu'il avait tenus. Il se rappelait vaguement avoir fait un immense effort pour ne pas parler, puis tout avait sombré dans le noir... »

L'expérience qui vient d'être faite peut-elle être jugée probante ? Ce qui semble certain, c'est que l'*evipan* a la propriété de stimuler la mémoire et de rompre le barrage des *inhibitions*, qui empêchent, consciemment ou inconsciemment, l'être humain d'exprimer ses pensées et ses sentiments. Aussi est-il probable que cette drogue pourra servir à traiter les amnésiques.

Quant à son utilité dans une instruction judiciaire, elle demeure extrêmement aléatoire. Les juristes français et anglais sont, pour l'instant, unanimes à affirmer que des aveux arrachés par des procédés artificiels, même si ceux-ci n'infligent aucune souffrance, ne sauraient être considérés comme un témoignage.

S'ils sont déjà employés en Amérique, ni les « machines aux aveux », ni les « sérums de la vérité » n'ont pu être adoptés en Europe. Sans doute, malgré les vertus étranges de certaines de ces inventions, feront-elles partie, pendant longtemps encore, du domaine de l'utopie et du fantastique.

Lise DORNAIN.



LE MYSTÈRE DE PITRES



Le don Juan-terrassier Roger Escourou que les déclarations de Margot mirent à deux doigts de sa perte.



La petite Escourou, qui a retrouvé son père, dort du sommeil de l'innocence.



Ce sont les révélations de Mme M. Videux qui provoquèrent l'arrestation d'Escourou.

ment avec celle de la construction du magnifique ouvrage d'art : 1930-1931. Mais, depuis le temps, beaucoup d'eau a coulé sous les vannes du barrage de Poses ! Autrement dit, voilà près de quatre ans que celui-ci est terminé ; et la main-d'œuvre étrangère qui le construisait s'est éparpillée on ne sait où, la plus grande partie de ces immigrants ayant d'ailleurs réintégré ses frontières.

— Dès lors, disaient les sceptiques, ce n'est pas demain qu'on retrouvera la clef de l'énigme. Il faudrait fouiller toute l'Europe pour découvrir sinon le coupable, du moins un de ceux qui savent peut-être son secret. Autant dire qu'il vaut mieux « faire son deuil » de cette histoire macabre...

Cependant, dans une mansarde montmartroise, une couturière originaire d'une localité toute proche de Pitres, s'écriait, un soir, en lisant le journal :

— Aussi vrai que je m'appelle Margot, je jurerais que qui qu'a fait le coup, c'est Escourou ! Dès demain matin, j'irai raconter ce que je sais au commissaire...

Mme Marguerite Videux le fit ainsi qu'elle se l'était promis. Mise, comme elle dit, sur son « trente et un », c'est-à-dire vêtue de son tailleur vert bouteille et de son « bibi » noir, de paille brillante, elle se présenta haletante au commissariat des Abbesses.

— Moi, déclara-t-elle, j'ai une mémoire qu'est pas ordinaire. Ainsi, monsieur le commissaire, je puis vous affirmer que c'est en 1930, un lundi, au temps des cerises, que la maîtresse d'Escourou, une nommée Louise, a disparu. Et c'était à Pitres ! Vu que Roger — c'est le même qu'Escourou — habitait là, dans une auberge des bords de la Seine et qu'il travaillait, avec mon homme, à la construction des écluses de Poses...

La loquacité du témoin n'était point des plus méthodiques dans l'exposé des circonstances relatées ; mais le commissaire n'en prêta pas moins une oreille attentive à ce témoignage spontané.

— Donc, poursuivit Margot, Escourou était un buveur et un débauché de « première classe » ! Je ne sais pas ce qu'il peut faire aux femmes, mais, faut bien le dire, c'est comme qui dirait qu'il les ensorcelle. Déjà divorcé d'avec une femme qu'il avait « plaquée », mais qui lui pardonnait « tout », d'après ce qu'elle lui écrivait, il avait rencontré Louise à Cherbourg, alors qu'elle était en « place » (lisez : employée comme bonne) dans cette ville et que lui-même travaillait à la construction de la nouvelle jetée de la gare maritime. Puis, Escourou trouva du travail à Pitres. Louise le suivit. Ils vinrent à pied de Cherbourg à Rouen : trois cents kilomètres. Ils ne s'apercevaient pas de la longueur du trajet, tellement ils étaient heureux de faire le voyage ensemble. Fallait-il qu'ils s'aiment, tout de même, monsieur le commissaire...

L'excellent policier sourit de ce commentaire attendri ; mais il se garda bien de détourner Margot du fil de son discours. Elle poursuivit :

— Seulement, voilà, c'est toujours la même histoire : leur bel amour n'a pas duré ! Dans l'auberge où ils habitaient, il y avait des servantes faciles ; et Roger, comme je vous l'ai dit, n'était pas un garçon à se priver de ces « choses-là » ! Alors, il y avait des scènes entre Louise et lui ; et il la battait. Jusqu'au jour où ça devint encore plus grave !...

Là, Margot s'interrompit un instant, car — on le conçoit ! — elle avait besoin de renouveler la provision d'air de ses poumons...

Puis, elle se reprit à narrer la pittoresque et scabreuse histoire d'Escourou.

— Un jour, voilà qu'arrive à Pitres une toute jeune fille qui venait du Midi et qui ressemblait beaucoup à Roger. Il raconta partout que c'était sa sœur, ce qui paraissait l'évidence. Et il l'installa sous le même toit que Louise et lui. Pourtant, c'était pas « des choses » à faire, car il avait beau être le frère de la nouvelle venue, n'empêche qu'il ne voyait en elle qu'un « morceau de choix », comme on dit. Vous comprenez, monsieur le commissaire ?...

— Hélas ! madame, je comprends trop bien.

Même qu'une fois, à ma table, entre la soupe et le jambon aux cornichons, ils se joignirent les lèvres avec un tel appétit, que mon vieux père, qu'avait pas l'habitude de ça, se demandait ce que ça voulait dire...

Qu'on ne tienne pas ce savoureux (!) récit pour une relation d'une authenticité déformée. Nous avons entendu ces propos de nos propres oreilles ; car Margot, que nous rencontrâmes à Montmartre dans son honnête mansarde d'ouvrière en confection, nous répéta point par point la déclaration qu'elle avait faite au commissaire.

Mais, rendons-lui la parole.

Bien entendu, les manières de Roger et de sa sœur causaient beaucoup de peine à Louise. Elle ne sut pas la cacher. Aussi, Escourou la chassa ; et la malheureuse Louise partit pour Rouen, où elle trouva une place de bonne à tout faire. Mais elle revenait souvent pour relancer le coupable, chargeant parfois son mari d'intervenir auprès de lui pour qu'il la reprît sous son toit. Ainsi, elle vint un dimanche à la maison, avant d'aller supplier une fois de plus l'ingrat Roger. Je lui dis : « Quand vous reviendrez tout à l'heure, je vous donnerai un panier de cerises. » Je ne devais plus jamais la revoir...

Cette fois, le commissaire ne souriait plus. Le témoignage de Margot apportait un indice trop grave dans la ténébreuse affaire de Pitres pour que celui-là ne lui apparût point comme une lueur pleine d'intérêt.

Et depuis, s'enquit-il, Escourou ne vous a plus parlé de Louise ?

— Si ! Le lendemain du jour dont je vous « cause », je lui demandai pourquoi elle n'était pas revenue chercher son panier de cerises. Il répondit : « Vous n'êtes pas près de la revoir dans les parages. Je lui ai fait la frousse. Je l'ai couragée pour qu'elle « f... le camp », couragée avec mon revolver, jusqu'au cimetière... »

Le cimetière de Pitres... Le lieu de la découverte du mystérieux squelette, clandestinement enterré ! Il y avait une corrélation si étroite, si troublante, entre les circonstances de la découverte macabre et les détails précis fournis par Mme Videux, que le commissaire des Abbesses ne perdit pas un instant pour transmettre à M. Le Prêtre, l'actif juge d'instruction de Louviers, les révélations du témoin.

De leur côté, les enquêteurs normands recueillirent sur Escourou des renseignements fort scabreux touchant sa conduite débauchée, qui les confirmèrent dans l'opinion qu'un gaillard de cette sorte pouvait bien être l'auteur d'un meurtre passionnel.

Aussi bien, on rechercha l'homme. Il fut retrouvé dans un faubourg de la Rochelle, à Laleu, où, bien entendu, il vivait en concubinage avec une n^{me} maîtresse, ardemment éprise de ce beau garçon de trente-quatre ans, robuste et fougueux. Cette femme, mère de quatre enfants, dont le dernier est d'Escourou, protesta farouchement quand on vint arrêter son homme. Quelques autres maîtresses du Don Juan terrassier, retrouvées par la police, témoignèrent en sa faveur avec la même énergie. Quant à lui, il n'exprima, en voyant venir les gendarmes, qu'une idée saugrenue :

— C'est-y, leur demanda-t-il, parce que je suis syndicaliste militant que vous venez me « coffrer » ?...

Et transféré à Louviers, puis à Pitres, il mia, avec une telle obstination, apparemment sincère, les lourdes charges qui l'accablaient, que le scrupuleux juge d'instruction crut de son devoir de relâcher le terrassier.

Ainsi le mystère de Pitres demeure aussi ténébreux que devant !

Noël PRICOT.

La dernière amie d'Escourou, Mme Gauvin, défendit énergiquement l'innocence du terrassier.

Escourou fut arrêté chez sa maîtresse, à Laleu, un faubourg de la Rochelle.

LA MALLE A GOUFFÉ

CRIMES D'AUTREFOIS

Lorsqu'il y a quelques mois, mourut Henri Robert, les chroniqueurs rappelèrent que les débuts de celui qui devait être le plus grand avocat d'Assises de son siècle avaient été marqués par le procès de Gabrielle Bompard. M^e Henri Robert avait alors 27 ans. Sa carrière date de ces débats.

C'est le 13 août 1889, à Millery, près de Lyon, que fut découvert dans un sac en toile cirée un cadavre en putréfaction. Deux jours plus tard, dans la localité voisine, à Saint-Genis-Laval, était trouvée une malle brisée, qui avait certainement contenu le cadavre; une clef, ramassée auprès du corps, ouvrait le cadenas de la malle.

Le funèbre colis avait été expédié de Paris le 27 juillet, et c'est la veille que M^e Gouffé, huissier, avait disparu.

Depuis le 26 juillet, en effet, ni à son étude, rue Montmartre, ni à son domicile particulier, rue Rougemont, on n'avait vu l'officier ministériel.

L'hypothèse d'un crime fut tout de suite envisagée; un crime dont le vol aurait été le mobile, mais qui pouvait aussi se compliquer d'un guet-apens qu'auraient facilité les fréquentations galantes de l'huissier.

Le beau-frère de la victime vint donner d'emblée ces indications à la police.

Quand il fut découvert, le cadavre put être rapidement identifié, grâce à une ancienne blessure à la jambe.

L'enquête établit que la malle avait été achetée à Londres par un certain Michel Eyraud, commerçant qui avait fait de mauvaises affaires, déclaré en faillite et qui, précisément, s'était adressé au beau-frère de M^e Gouffé pour se renseigner incidemment, quelques jours plus tôt, sur la fortune de l'huissier; enfin, on apprenait que Gouffé avait fait la cour à la maîtresse d'Eyraud, Gabrielle Bompard.

Les présomptions de l'enquête se resserraient autour d'Eyraud et de Gabrielle, et la certitude de leur culpabilité fut totale lorsque les enquêteurs eurent déterminé que la malle tragique avait été achetée par les deux amants.

Le couple criminel était en fuite, leur trace se perdait en Angleterre, elle fut un moment retrouvée en Amérique, puis perdue. Le dossier sommeillait, lorsque, le 22 janvier 1890, Gabrielle Bompard fit des aveux.

Ces aveux étaient d'ailleurs, surtout, un réquisitoire contre Eyraud.

Singulier personnage que Michel Ey-

raud, qui avait déserté par amour pendant la campagne du Mexique, qui était devenu capitaine de la Garde Nationale pendant le siège de Paris avant de s'établir distillateur à Sèvres. Il avait abandonné sa femme et ses deux enfants pour vivre avec sa maîtresse, Gabrielle Bompard, une fille de 20 ans, jolie, appartenant à une bonne famille du Nord et qui avait fait le malheur de sa famille.

Gabrielle Bompard avait trouvé Eyraud sur son chemin par une annonce de journal. Du moins, c'est ce qu'elle prétendit. Eyraud ayant demandé une caissière. Au cours de l'instruction, Eyraud affirma avec plus de vraisemblance qu'il avait été accosté sur les boulevards. Entre les deux amants, l'association fut, de suite, parfaitement organisée.

L'ancien capitaine de la Garde Nationale s'était révélé souteneur avisé. Il conduisit sa maîtresse dans des maisons publiques et profitait de son travail. Le cou-

ple hésita entre plusieurs candidats qui s'offraient à entretenir la jeune femme, puis il porta son choix sur M^e Gouffé. L'huissier était riche et, ce qui facilita les choses, souvent imprudent. Au café, il avait plaisir à montrer des billets de banque qui gonflaient son portefeuille; ce ne serait qu'un jeu de l'attirer dans un guet-apens, de le dévaliser ou de le faire chanter.

Eyraud n'avait pas encore décidé la méthode qu'il emploierait, chacune avait ses avantages et ses inconvénients, l'essentiel était de tenir Gouffé et on le tenait bien.



Le crime fut merveilleusement préparé. Gabrielle Bompard s'occupa de choisir l'endroit, un rez-de-chaussée, rue de Berne, où se remarqueraient moins les allées et venues.

Au début de juillet, Eyraud ayant été obligé de quitter la France à la suite d'une plainte en escroquerie, Gabrielle le rejoignit à Londres où ils achetèrent la malle, une cordelière de soie blanche et rouge, une corde et une poulie.

Le 14 juillet, Gabrielle revint seule à Paris avec la malle. Eyraud la retrouva le 20 juillet.

Et ils se mirent à l'ouvrage. Gabrielle confectionna un sac avec de la toile d'emballage. Mais un incident se produisit. Le rez-de-chaussée de la rue de Berne que Gabrielle avait tardé à occuper avait été passé à un autre locataire. Une autre garçonnière fut trouvée quelques jours plus tard, 3, rue Tronçon-Ducoudray, également au fond d'une cour. Gabrielle Bompard signa le bail sous le faux nom de Labordère.

Michel Eyraud, de son côté, s'occupait d'améliorer la malle: il la fit doubler avec deux barres de fer et quelques accessoires. Enfin, tout est prêt et l'on peut dignement recevoir M^e Gouffé.

Le 26 juillet, l'huissier, frétilant, arrive dans la garçonnière. Il est 8 heures du soir. Eyraud a préparé les lieux avec beaucoup de soins: un support de rideau est fixé dans la poutre qui domine l'alcôve; il y suspend la poulie à laquelle s'ajuste la corde qui est recouverte d'étoffe, ce qui lui donne l'apparence d'un tirant de rideau. Au fond de l'alcôve, une draperie est tendue, derrière laquelle se dissimule Eyraud, assis sur une chaise. Sur une table sont placées une bouteille de champagne et une assiette de biscuits.

« Quel nid délicieux ! » s'exclame Gouffé. Il s'étend sur la chaise-longue. Gabrielle est près de lui, se laisse embrasser. Gouffé caresse le peignoir dans lequel se drapait Gabrielle et qu'enserme à la taille une cordelière à nœud coulant. La cordelière est un obstacle aux investigations amoureuses; Gouffé essaie de l'enlever; Gabrielle la détache elle-même et la passe au cou de l'huissier en plaisantant: « Ça te ferait un joli nœud de cravate. » Par un geste brusque, elle refait le nœud derrière la nuque, la poulie est mise en mouvement par Eyraud et le crime est commis. La pendaison est d'ailleurs complétée par l'étranglement que pratique Eyraud avec ses mains.



Mais un si beau travail fut bien mal récompensé, car M^e Gouffé, contrairement à ses habitudes, n'avait pas, ce soir-là, emporté la recette de la journée. Eyraud se précipita à l'étude, rue Montmartre, mais il ne put y découvrir les 15.000 francs que l'huissier y avait laissés. Le butin fut mince: une pièce en or de 100 fr. et un billet de 50 fr. que Gouffé avait dans sa poche, sa montre, sa chaîne en or, une bague ornée de deux brillants, que Gabrielle fit monter en boucles d'oreilles.

Le cadavre fut placé dans le sac, le sac dans la malle et la malle expédiée à Millery où les assassins se débarrassèrent du sac et du cadavre qu'ils firent dévaler le long d'une pente bordant le Rhône.

Eyraud et sa maîtresse restèrent quelques jours à Lyon; ils se rendirent ensuite à Marseille, puis à Paris. Ils gagnèrent ensuite l'Angleterre et enfin l'Amérique. Aux Etats-Unis, les deux amants se firent passer pour le père et la fille. Gabrielle fit la conquête d'un Français, M. Garanger, qui la demanda en mariage. Eyraud donna son consentement. Il devait s'associer avec son futur gendre et surtout, il songeait à le voler et à l'assassiner, mais ce plan échoua, car Garanger enleva Gabrielle, qui en avait assez de vivre avec Eyraud, et ce fut alors une course folle, Eyraud pourchassant les fugitifs à travers les Etats-Unis, de San-Francisco à Philadelphie.

Jouant d'audace, Eyraud écrivit à M. Goron, chef de la Sûreté, pour dénoncer Gabrielle Bompard et pour exprimer le désir de venir au plus tôt établir son innocence. Ce désir, il le réalisa à sa façon, en se réfugiant au Mexique, puis à la Havane où il fut arrêté.

Quant à Gabrielle, qui s'était présentée à la police américaine, elle fut ramenée à Paris par M. Garanger.

Le duel entre les amants assassins fut, à l'audience, terrible. Eyraud s'efforça de nier toute participation, en rejetant sur Gabrielle la part la plus lourde des responsabilités. Cette tactique devait amener une immédiate riposte. Gabrielle démontra, au contraire, la part prépondérante qu'avait prise Eyraud dans la préparation de l'assassinat. Elle s'était contentée, elle, de coudre le sac et n'avait agi que dominée par la crainte que lui inspirait son amant. Eyraud avait tout fait, c'était lui qui avait introduit le cadavre dans le sac, « qui lui allait comme un gant » (sic).

La terreur que lui inspirait Eyraud n'avait fait que croître après le crime, et c'est la raison pour laquelle elle avait fui avec lui. Cette thèse de la suggestion criminelle fut admirablement développée par M^e Henri Robert.

Le jeune avocat apporta dans la présentation de ce moyen de défense une étonnante maîtrise. C'est que le problème de la suggestion passionnait alors les salons. Freud n'était pas encore découvert. L'hypnotisme était à la mode, les expériences de Charcot à la Salpêtrière s'étaient propagées peu à peu dans le monde; les Congrès, les Académies, les savants discutaient du problème de la responsabilité pénale et de la suggestion.

Gabrielle Bompard, dit Henri Robert, était un merveilleux « sujet ». Elle avait été suggestionnée, sinon endormie par Eyraud; un instrument entre ses mains, mais point complice.

A la barre des témoins, un des maîtres de l'Ecole de Nancy, le professeur Liégeois, fut cité; deux autres médecins, les docteurs Sacrest et Voisin, avaient été convoqués par la défense, cependant que l'accusation appelait les professeurs Brouardel, Gilbert Ballet et Motet. Au siège du ministère public, le procureur général Quesnay de Beaurepaire requit.

Ce fut une inoubliable séance. Henri Robert proposa qu'on endormît Gabrielle Bompard. Il déposa dans ce sens des conclusions. Cette procédure révolutionnaire ne fut pas admise par la Cour. M. Quesnay de Beaurepaire et les trois autres magistrats refusant d'ordonner une expérience aussi hardie; mais il n'en resta pas moins que le jury, à défaut d'une suggestion hypnotique complètement démontrée, eut l'impression que Gabrielle Bompard n'avait joué qu'un rôle de second plan. Michel Eyraud fut condamné à mort, tandis que Gabrielle Bompard obtenait, avec les circonstances atténuantes, vingt ans de travaux forcés.

Quant il monta sur l'échafaud, Eyraud ne prononça que cette phrase: « Gabrielle était pourtant plus coupable que moi. »

Jean MORIERES.



A l'audience des assises, la Bompard se décharge du crime sur Michel Eyraud.



Du 3, rue du Tronçon-Ducoudray, ils firent expédier la malle tragique à Millery.

raud, qui avait déserté par amour pendant la campagne du Mexique, qui était devenu capitaine de la Garde Nationale pendant le siège de Paris avant de s'établir distillateur à Sèvres. Il avait abandonné sa femme et ses deux enfants pour vivre avec sa maîtresse, Gabrielle Bompard, une fille de 20 ans, jolie, appartenant à une bonne famille du Nord et qui avait fait le malheur de sa famille.

Gabrielle Bompard avait trouvé Eyraud sur son chemin par une annonce de journal. Du moins, c'est ce qu'elle prétendit. Eyraud ayant demandé une caissière. Au cours de l'instruction, Eyraud affirma avec plus de vraisemblance qu'il avait été accosté sur les boulevards. Entre les deux amants, l'association fut, de suite, parfaitement organisée.

L'ancien capitaine de la Garde Nationale s'était révélé souteneur avisé. Il conduisit sa maîtresse dans des maisons publiques et profitait de son travail. Le cou-

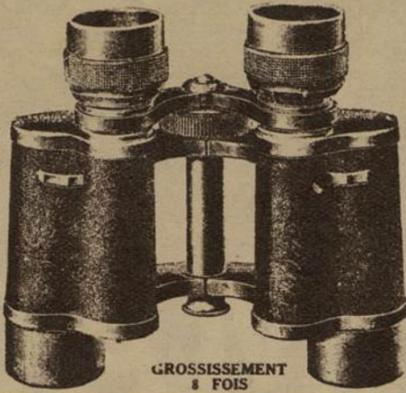
TONIQUE — RECONSTITUANT

BYRRON

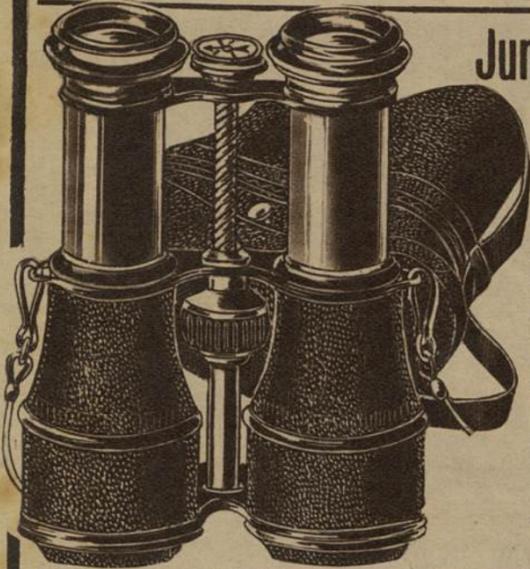
VIN NATUREL

A TITRE DE RÉCLAME
Nous sacrifions
10.000 JUMELLES A PRISMES

Marque "SIRIUS" déposée
 Au prix sensationnel de
250 francs au comptant
 ou **275 fr. payables 25 fr. par mois**
 (Pas même deux fois le prix d'avant-guerre)



Désignation :
GROSSISSEMENT 8 FOIS. — Objectifs de 26 mm de diamètre, grande luminosité et grand effet stéréoscopique. Corps aluminium fondu, recouverts d'un granité gommé inaltérable. Branches articulées permettant tous les écarts d'yeux. Monture émaillée noire. Mise au point par molette centrale, oculaire droit correcteur. Cordon sautoir pour le port de la jumelle hors de l'étui. Livrée en étui tout cuir brun, cousu sellerie avec courroie bandoulière. Champ linéaire à 1.000 mètres : 100 mètres. Diamètre de l'anneau oculaire 3,2. Luminosité 10,3. Poids avec étui 900 grammes. Hauteur fermée 127 mm.



Jumelles "Strembel"

N° 8 - Jumelle marine long-cours

Portée 22 kilomètres - Poids : 375 grammes.
 Ce véritable instrument de précision est construit d'une manière irréprochable. De forme haute, notre jumelle, dont la portée est de 22 kilomètres, mesure 15 mm de diamètre à sa plus large ouverture, le développement des oculaires et des objectifs atteint 14 centimètres. Elle est gainée en maroquin noir, la monture tout en cuivre laqué noir brillant avec canon militaire, spirale en cuivre nickelé, porte à sa partie supérieure une boussole directrice dont l'utilité sera certainement appréciée des touristes, cyclistes, voyageurs. Cette jumelle, par sa forme et sa disposition à 6 lentilles achromatiques supérieures, permet d'obtenir un champ de vision très vaste avec un maximum de clarté ; elle grossit environ six fois.

Nous la livrons dans un élégant étui cuir cousu sellerie avec courroie cuir bandoulière et un cordon sautoir permettant de la porter sur soi avec ou sans étui. Son prix est extrêmement réduit, 120 fr. seulement, et les conditions de paiement à partir de 10 fr. par mois, soit un CREDIT DE DOUZE MOIS permettent à tout le monde d'en faire l'acquisition.

N° 9 - Modèle supérieur très soigné, optique de choix
 Prix : 150 fr. - PAYABLES 10 ou 15 fr. PAR MOIS
 Au Comptant 10% d'Escompte

Pour commander, remplir le bulletin de commande et l'adresser à :

Maison Pierre STREMBEL (Fondée en 1906)
LES SABLES-D'OLONNE (Vendée)

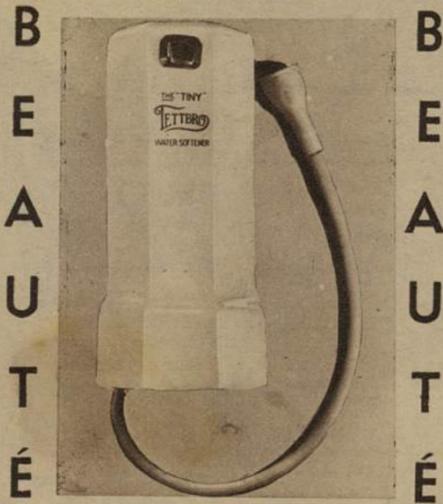
Veuillez m'adresser votre
 francs, que je paierai à raison de
 reception et ensuite je verserai moi-même chaque mois, au crédit du compte de chèques postaux : NANTES n° 5324, le montant d'une mensualité ; ou au comptant au prix de

du prix de
 frs par MOIS, le 1^{er} versement à la
 frs.

Le 193... Signature : D

Nom et prénom
 Qualité ou profession
 Adresse de l'emploi
 Domicile

SANTÉ



ÉCONOMIE

TETT BRO L'ADOUCCISSEUR D'EAU PARFAIT
 DURE INDÉFINIMENT
 COUTE MOINS QUE RIEN

SANTÉ L'eau du robinet, employée pour la cuisson de nos aliments, les imprègne de tartre (regardez vos casseroles) et aggrave et cause : Rhumatismes, Indigestion, Constipation, Maladies des Reins, Goitre, etc. Elle dessèche et abîme la peau, la vieillissant avant l'âge. **BEAUTÉ** Santé et Beauté en employant l'eau douce.

Qui, de plus, ne coûte rien, économisant Savon, Cristaux, Café, Thé, Eaux de Table, Gaz, etc., et facilite tous les travaux ménagers, lessive, cuisine, etc.

PRIX IMPOSÉ : 125 fr. TETT BRO, 1, rue Lord-Byron, Paris BALZAC 12-00

Pour la Publicité :
 s'adresser à :
Mme H. DELLONG
 1, rue Lord-Byron Balzac 12.00

Au détail, les prix de gros
 Café Grand Arome, 13 fr. le kilo par 5 kg. franco
CAFÉS LAJEUNESSE
 25, Rue Ernest-Renan, SAINT-DENIS

FORCE
SANTÉ
VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



par par la SANTÉ.
L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. GRARD à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT. Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralyties.

2^{me} PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Sémiales, Prostatorrhée, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

COLLECTION
DÉTECTIVE



RUDOLF FISCHER

LA MORT DU SORCIER

UN MYSTÈRE AU QUARTIER NÈGRE DE HARLEM

Traduit de l'anglais par A.-H. PONTE

Couvertures photographiques de R. PARRY, tirées en quadrichromie. Exemp. rognés.
 Présentation de luxe 6 fr. 50 sous cellophane
 Chacun de ces volumes Chacun de ces volumes

Pour **88** francs nous vous garantissons de l'EAU CHAUDE pendant **5** années

SANS } bouilloires
 } chauffe-eau
 } perte de temps
 } grâce à...

FILTROCHO



FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation.

Un robinet d'eau froide, une prise de courant et c'est tout.

FILTROCHO donne instantanément de l'eau bouillante.

FILTROCHO débite de 50 à 150 litres à l'heure.

Consommation de courant insignifiante.

AUCUN DANGER

En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire, en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.

PRIX IMPOSÉ : 88 francs franco.

BON DE COMMANDE

Veillez m'adresser un FILTROCHO, type 17, avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 88 fr. en mandat-chèque.

Nom

Adresse

à adresser à Filthrocho, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8^e).

DETECTIVE

IMAGES SECRÈTES

D'UNE GUERRE
CIVILE

**IRUN, TERRÉ SOUS LE
BOMBARDEMENT...**

Pages 5, 6 et 7, le drama-
tique reportage de notre
envoyé spécial en Espagne
Marcel MONTARRON

